

# Végéphobie, une nouvelle vague

## « Ceci n'est pas de la végéphobie »... Mais qu'est-ce donc ?

Yves Bonnardel & Mata'i Souchon



Le week-end des 6-7-8 octobre 2017 avait lieu la Veggie Pride, marche de la fierté des végétariennes<sup>1</sup> de ne pas participer au massacre malgré la pression sociale (végéphobie)<sup>2</sup>. « La fierté exprimée par la Veggie Pride *ne concerne pas une identité mais un geste et sa signification politique, qui fondamentalement est celle d'une désobéissance*<sup>3</sup>. »

L'événement avait débuté le vendredi 6 avec une rapide présentation de la part de Yves Bonnardel de l'histoire de la Veggie Pride, expliquant qu'il y a vingt ans, on se faisait cracher en permanence à la gueule quand on disait qu'on était végétariennes pour les animaux (à l'époque, l'unique restaurant végé de Paris se faisait couramment cracher sur ses vitrines, ajoutait-il). Il rappelait que nombre de personnes reculaient devant le fait de devenir végés à cause de cette hostilité sociale, qu'une bonne partie cessait de l'être assez rapidement et que la plupart d'entre nous (végétariennes) n'osions pas dire que nous étions végés pour les animaux. Aujourd'hui, malgré des récents progrès en matière d'acceptabilité sociale du végétarisme éthique, beaucoup disent encore qu'elles le sont pour des raisons de santé, ou spirituelles, ou écologiques, alors qu'on a de sérieuses raisons de penser qu'elles le sont pas mal par souci des premiers concernés, les animaux maltraités et tués<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Dans ce texte, si le genre est indéfini, nous utilisons le féminin neutre. Par opposition goguenarde à la règle du « masculin l'emporte », et pour rappeler incidemment que la majorité des végétariens sont des végétariennes. Nous incluons d'ailleurs les végétaliennes et les véganes parmi les végétariennes. Toutes sont également sujettes à la végéphobie. On évoquera plus loin le peu de solidarité des véganes envers les végétariennes (et réciproquement).

<sup>2</sup> Depuis quelques années, la marche de protestation de la Veggie Pride est aussi devenue une marche pour l'abolition de la viande (fermeture des abattoirs) et contre le spécisme. Il s'agit avant tout d'une marche de solidarité *politique* avec les non-humains victimes de l'exploitation pour la viande : « Nous sommes des animaux solidaires des autres animaux ! » est le slogan phare de la Veggie Pride.

<sup>3</sup> Agnese Pignataro, « L'animal est politique. Considérations sur la question animale et sur la Veggie Pride », in *Réflexions sur la Veggie Pride* (2007), brochure téléchargeable [ici](#).

<sup>4</sup> Cf. « C'est horrible », de David Olivier, dans *Les Cahiers antispécistes* n°6, mars 1993.

## Sommaire :

1. Shitstorm sur Twitter
2. Article sur le blog de Ophélie Véron
3. Prendre la végéphobie au sérieux
4. S'emparer des termes et des analyses des autres luttes
5. Nous sommes des animaux solidaires des autres animaux

### 1. Shitstorm sur Twitter

L'après-midi du dimanche de la Veggie Pride, on a assisté sur le compte Twitter de la manifestation à une avalanche d'insultes de la part de dizaines de personnes gays, lesbiennes, trans et autres, principalement orientées contre notre usage des termes « végéphobie » et « Pride »<sup>5</sup>. C'était assez violent, et évidemment lapidaire. L'avalanche arrivait en « réponse » à un tweet qui disait (laconiquement) : « on pose les mêmes questions aux lesbiennes (“mais comment vous faites sans hommes ?”) qu'aux véganes (“mais comment vous faites sans viande ?”) » (il s'agit d'une citation d'une écoféministe américaine, reprise en tant qu'illustration de ses propos par une conférencière qui intervenait le dimanche, et retweetée sans plus). Nous avons retranscrit le petit florilège auquel nous avons eu accès (il en manque pas mal) :

- il est temps d'arrêter de manquer de respect de cette façon-là : ça fout la gerbe
- si vous en avez marre de subir la "végéphobie", mangez de la viande pcq vous avez le choix, vous. Vous êtes honteux
- est-ce que vous pouvez aller niquer vos morts, svp ?
- Car vous êtes tabassé pour être végan "de force" à cause de votre cerveau à la con ? Non. Nous oui. Alors fermez-la et faite pas croire que c'est dur d'être végan comparé à la souffrance que c'est de vivre dans un monde LGBTphobe.
- Bcp de lesbiennes subissent des "viols correctifs", ça arrive aussi aux véganes ? Allez vous chercher une décence
- Il y a des gens qui s'inventent des vies d'exclus !
- Tu penses vraiment ce que tu tweete là ? Ou tu le fais exprès sachant que les lesbiennes et non lesbiennes seront choquées ?

---

<sup>5</sup> Le phénomène n'est d'ailleurs pas nouveau : déjà en 2013, des réactions hostiles avaient été analysées par L'Elfe, « Végéphobie, oppression réelle ou victimisation ? », Blog Les Questions Composent, janvier 2014.

- wtf réfléchissez quand même un peu, non ?
- les ravages des carences alimentaires...
- quand vous serez foutu hors de chez vous pcq vous mangez pas de viande, quand vous aurez peur de le dire à quelqu'un, on en reparlera
- ces cas sont exceptionnels ; et y'a des parents stupides. Des amis ignares. Ça ne signifie pas qu'il y ait végéphobie.
- 1. on choisit pas d'être lesbienne 2. ne pas manger de viande est un choix allez vous faire foutre

On voit en tout cas que de la part de ces intervenantes il y a focalisation sur l'intensité des souffrances subies par homophobie<sup>6</sup>, négation ou minimisation conjointe de la végéphobie et de ses conséquences pour les humaines, et complète invisibilisation de la question animale et de la façon dont la pression sociale l'affecte. Et il y a négation du caractère « structurel » de la végéphobie. Selon ces personnes, comparer végéphobie et homophobie reviendrait à considérer que les violences subies sont équivalentes, identiques ou de même nature (nature identitaire dans un cas, nature politique dans l'autre), et apparaîtrait du coup irrespectueux (d'où la violence des propos).

### **A. Méconnaissance de la végéphobie et de ses effets**

De la part des gens en général, et même des végétariennes elles-mêmes, il y a une grande méconnaissance de la réalité et de la violence de la végéphobie, doublée d'une minimisation très fréquente. On peut pourtant imputer à la végéphobie des suicides<sup>7</sup>, dépressions, psychiatrisations, pertes de boulot ou de logement ou discrimination à l'embauche<sup>8</sup>, interdictions d'adoption<sup>9</sup>, retraits de gardes d'enfants, ruptures amoureuses, amicales et familiales, violences envers des enfants pendant des années<sup>10</sup>, alimentation forcée, harcèlement moral (ridiculisation, humiliation, provocation, menaces, insultes, refus de discuter et de prendre au sérieux, déni), agressions physiques, refus de prise en considération (dans la restauration collective, dans les familles, dans le cercle d'amis), violences symboliques, exclusions d'organisations, informations mensongères (médicales, notamment)...

<sup>6</sup> Cette focalisation est bien compréhensible du fait justement de l'importance des violences subies et de la nécessité qu'elles soient pleinement reconnues. Mais comme on le verra, dans le débat qui nous occupe ici, la focalisation sur l'intensité et le nombre des souffrances en vient généralement à éclipser l'analyse politique.

<sup>7</sup> Cf. Cédric Garrofé, « Emilie, végétarienne, harcelée, poussée au suicide », *Végémag*, 25 mars 2017 ; Marjorie Raynaud, « Harcelé, poussé à bout parce qu'il est vegan, un adolescent se suicide », *Closer*, 29 sept. 2017.

<sup>8</sup> Cf. « Discrimination à l'embauche », fr.vegephobia.info.

<sup>9</sup> Cf. « Couple interdit d'adoption parce qu'il est végétarien », fr.vegephobia.info.

<sup>10</sup> Il y a des témoignages d'enfants qui ont subi des violences répétées. Un parmi d'autres : « Il m'a mis violemment la tête dans l'assiette de façon à ce que mon visage soit en contact avec ce bout de cadavre... », fr.vegephobia.info.

Nombre de médecins, diététiciennes, nutritionnistes ne délivrent pas d'informations correctes sur la nutrition, voire donnent des informations fallacieuses (« on ne peut pas vivre sans viande ou vivre végane ») ou s'en fichent de vérifier que leurs patientes se supplémentent correctement en B12, etc. Parfois, elles ne dépistent pas telle ou telle maladie grave (cancer, etc.) parce qu'elles se persuadent que des carences alimentaires sont en cause. À notre connaissance, au moins une personne est morte de n'avoir pas vu son cancer diagnostiqué correctement, parce que les médecins qu'elle avait consultées avaient focalisé sur son régime alimentaire au lieu de faire leur travail normalement. Il y a en outre une diabolisation du végétalisme : braquage des médias sur les parentes qui rendent malades leurs enfants (sans préciser que dans l'immense majorité des cas il n'y a pas de problème, donc qui suggèrent que les véganes sont irresponsables) ; médecins ou nutritionnistes qui affirment que le végétalisme est dangereux notamment pour les enfants (ça les rendrait « petites et bêtes »<sup>11</sup>, par exemple)... ça rappelle un peu celles qui disent qu'un enfant avec deux parentes homos aura son équilibre psychologique compromis.

Il n'existe aucune étude sérieuse sur l'étendue et l'importance des violences végéphobes. Fort heureusement, certains des cas rapportés ci-dessus (les suicides, les retraits de garde d'enfant, les refus d'embauche...) semblent être ponctuels et ne pas avoir d'incidence statistique – mais peut-être est-ce parfois dû à leur manque de visibilité, puisqu'aucun recensement n'a été opéré. En tout cas, l'existence de violences graves ponctuelles et la multiplicité des « petites » violences est le signe au minimum d'une violence sociale qu'on pourrait appeler « de basse intensité », comme on parle au Mexique de « guerre de basse intensité » pour désigner une guerre sociale qui ne dit pas son nom et qui procède de façon larvée, discrète, diffuse, en semant néanmoins bien réellement la peur et l'intimidation dans les populations visées<sup>12</sup>. Toutes proportions gardées, bien entendu.

Cette pression sociale, qui dans certains cas devient carrément un harcèlement, a des conséquences importantes sur les végétariennes : mésestime, honte, impossibilité de dire réellement ce qu'on pense (ou même de s'expliquer à soi-même ce qu'on pense en fait vraiment), etc. Beaucoup finissent par se soumettre à la pression et recommencent à manger de la viande ; beaucoup évitent d'exposer leur refus sur leur lieu de travail, à la cantine, en famille ou dans des associations. Elles se taisent, elles rasant les murs.

Le concept de végéphobie dénonce les atteintes aux droits des végés, mais il a été inventé essentiellement parce que la pression sociale que ces dernières subissent aboutit à ses fins. Elle nous empêche d'être végétariennes, c'est-à-dire de briser en pratique l'omerta sur la consommation de

---

<sup>11</sup> Nicolai Van Lennepkade, « Cohen, ou quand sa végéphobie explose sur Canal+ », *VegActu*, 5 novembre 2013.

<sup>12</sup> Dans certains cas, la guerre menée au végétariennes a pu être tout à fait criminelle et organisée aux plus hauts échelons de l'Etat : « Lorsqu'il arriva au pouvoir en 1933, [Hitler] interdit toutes les sociétés végétariennes en Allemagne, arrêta leurs responsables et fit cesser de paraître la principale revue végétarienne publiée à Francfort. La persécution nazie força les végétariens allemands, une infime minorité dans une nation de carnivores, soit à quitter le pays, soit à vivre dans la clandestinité. [...] Durant la guerre, l'Allemagne interdit toutes les organisations végétariennes dans les territoires qu'elle occupait [...]. » cf. *Préface*, in Élisabeth Hardouin-Fugier, Estiva Reus, David Olivier, *Luc Ferry ou le rétablissement de l'ordre. L'humanisme est-il anti-égalitaire ?*, tahin party, 2002 ; le texte original a entre-temps été traduit et publié en français : Charles Patterson, *Un éternel Treblinka*, Calmann-Lévy, 2008 [2002], p. 189.

viande, et nous empêche d'affirmer sereinement que c'est par souci des animaux<sup>13</sup>. Elle délégitime aussi notre parole, si nous osons tout de même parler. Et nous signifie qu'aucune discussion digne de ce nom ne sera possible sur le sujet : c'est une des significations immédiates des inepties par lesquelles on nous cloue le bec en permanence. Énormément de végétariennes essuient quotidiennement un feu roulant de micro-agressions qui se révèlent au final diablement efficaces pour leur faire fermer leur gueule.

Cette pression sociale a donc des répercussions immédiates, et dramatiques pour les animaux. On a toutes entendu parler de statistiques extrêmement préoccupantes : 84 % des végétariens et végétariennes américaines retournent au bout d'un moment (30 % en moins de trois mois !) à la consommation de viande, et plus de 40 % d'entre elles affirment explicitement que c'est à cause de la pression sociale<sup>14</sup>. Beaucoup déclarent qu'elles aimeraient arriver à revenir au végétarisme... plus tard<sup>15</sup>. On peut imaginer qu'en France la situation est même pire, dans la mesure où il semblerait que les pressions normatives sur les questions de nourriture y sont souvent plus importantes et plus violentes que dans les pays anglo-saxons.

Bref, la végéphobie, ou pression sociale hostile, coûte directement un grand nombre de vies aux animaux. On peut difficilement trouver une retombée aussi dramatique, sur le plan du nombre de vies, à quelque répression sociale que ce soit.

La végéphobie engendre d'autres effets très concrets : elle empêche aussi de penser. La peur (de la violence, de la curée, du ridicule, du rejet, etc.) constitue un frein puissant au fait de se formuler les choses telles qu'elles sont, d'appeler un chat un chat, et même de penser qu'un chat est un chat, comme on va le voir.

Témoignage de Yves Bonnardel (qui date un peu, certes) :

« Pour ma part, je suis devenu végétarien du jour au lendemain, sans connaître d'autres personnes végétariennes, il y a 37 ans. Le jeune de 13 ans que j'étais s'en est pris plein la gueule de la part de ses petits camarades, même si ce n'était rien comparé à ce que d'autres se prennent encore aujourd'hui. J'ai renoncé à mon végétarisme au bout de deux ans. Et j'ai repris immédiatement, quatre ans plus tard (à 19 ans), quand j'ai enfin rencontré d'autres végétarien-nes et véganes. Je suis alors devenu antispéciste et militant – mais même alors, il m'a fallu plus de cinq ans, alors que j'étais déjà très actif pour l'égalité animale, pour me débarrasser définitivement de la honte de me préoccuper d'un sujet aussi ridicule, qui témoignait d'autant de sensiblerie et était aussi peu légitime. Je faisais très attention à ce que je disais, la façon dont je le disais, à qui je le disais... Comme militant, il y a beaucoup de choses que j'ai mis très longtemps (des années et des années) à oser me formuler. »

À un niveau collectif, les conséquences de la pression sociale peuvent être fortement néfastes. Un milieu antispéciste politisé avait commencé depuis 1991 à tenir un discours militant pour l'abolition

---

<sup>13</sup> Les autres modes de végétarisme – pour la santé, l'écologie, la spiritualité, etc. – ne se heurtent pas à cette pression, ou en tout cas beaucoup moins.

<sup>14</sup> Nous imaginons que beaucoup d'autres n'osent pas exprimer cela explicitement. Voir encore « C'est horrible », de David Olivier, dans les *Cahiers antispécistes* n°6.

<sup>15</sup> Cf. Jack Norris, « Humane Research Council Survey on Vegetarian Recidivism », 15 décembre 2014 ; « Huit végétariens sur dix se remettent à la viande ».

de la hiérarchie des espèces, pour la prise en compte des individus et de ce qu'ils éprouvent, pour une politisation de la question animale. Ce milieu/mouvement a néanmoins eu besoin de quinze ans de discussions et de réflexions avant d'enfin réaliser qu'il pouvait non seulement s'adresser aux individus pour leur demander, en leur âme et conscience, de réfléchir et d'agir en conséquence en modifiant la composition de leur panier de courses (devenir végétariennes ou véganes), mais qu'il pouvait (et devait !) aussi et surtout s'adresser à la société tout entière pour réclamer l'abolition de la viande. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir réfléchi collectivement, année après année<sup>16</sup> ! Quinze ans de perdus, à piétiner sur place, avant de réaliser que si les anti-chasse demandaient la fin de la chasse, les anti-fourrure ou les anti-corrída l'abolition de la fourrure ou de la corrída, nous autres opposantes à la viande n'osions pas demander explicitement l'abolition de la viande, la fermeture des abattoirs : on n'avait tellement pas osé l'exiger qu'on n'avait carrément pas osé y penser. Quinze ans pour aboutir à une conclusion logique qui aurait dû sauter aux yeux ! Une conclusion qui devrait être formulée spontanément par quiconque réfléchit politiquement à la question... à condition qu'elle ne soit pas en butte à une telle pression sociale qu'inconsciemment, elle n'essaye même pas d'analyser les problèmes dans des termes qui risqueraient d'accentuer cette pression.

Et le mouvement animaliste international était vieux de près de trente ans, dans certains pays, sans que cette revendication ait jamais été (explicitement) formulée ! Le fait que d'autres campagnes animalistes ont rapidement et aisément formulé l'abolition (de la corrída, de la chasse, de la fourrure, etc.) illustre le fait qu'il y a une pression sélectivement dirigée contre les végétariennes et le végétarisme.

La violence (symbolique ou concrète) de la végéphobie a des contrecoups importants sur notre lutte et sur son intelligence, sa pertinence. Il en va de même de la violence du spécisme (dont la végéphobie n'est qu'une déclinaison ou une conséquence) et de ses tabous.

L'effet de masse produit par la constance des réactions hostiles, la peur intégrée qui en résulte, ont une portée préjudiciable sur la pensée. L'emprise qu'exerce tout particulièrement notre entourage constitue un excellent frein à s'affranchir des idées reçues, des émotions convenues, des sentiers battus.

En société catholique, autrefois, on n'osait pas songer à questionner librement l'existence de Dieu ou la validité de la Bible, parce qu'on ne pouvait pas le faire sans être réprimée socialement – et pas simplement combattue intellectuellement. Dans une société spéciste aux tabous prononcés et féroce­ment maintenus, on n'ose pas remettre non plus en question la hiérarchie humaniste (plaçant les humaines au-dessus de tous les autres êtres) et notre droit de vie ou de mort sur les non-humains – car on s'expose à un châ­time­ment social (paré d'indignation et de prétention à la vertu) et pas simplement à une polémique intellectuelle.

Nous reviendrons sur le sujet, mais nous pensons important de faire connaître la notion de végéphobie, parce qu'elle permet de penser que ce qu'on subit n'est pas accidentel, n'est pas non plus réductible à de malheureux incidents interindividuels répétés et n'est pas non plus de notre faute. Ce n'est pas parce qu'on est nulle qu'on ne sait pas faire face aux « arguments », à la mauvaise foi, au ridicule, au déni ou à la violence qu'on nous oppose. C'est en fait une difficulté

---

<sup>16</sup> Chaque année, depuis près de vingt-cinq ans, ont eu lieu des rencontres de discussions collectives d'une semaine, qu'il s'agisse de campings antispécistes ou, depuis 2002, des Estivales de la Question animale. De nombreuses initiatives qui ont forgé le mouvement animaliste français sont nées de ces rencontres annuelles.

que tout le monde expérimente ; personne ne sait comment réagir adéquatement à cette hostilité. Ça s'apprend, parfois, et ça prend alors du temps. Et ça coûte en énergie. Ça freine et ça décourage. La notion de végéphobie permet de penser une solidarité entre opposantes à la consommation de viande<sup>17</sup>, entre opposantes au spécisme. Et elle a toute sa place dans une compréhension de la consommation de viande et du spécisme comme représentant un ordre social de domination qui se défend énergiquement contre nous (à travers les réactions standardisées des gens), et contre lequel nous nous battons. Elle politise la question de notre végétarisme, elle l'appréhende comme une pièce importante dans la lutte contre cet ordre social.

## **B. Sur quoi portent préférentiellement les phrases végéphobes qu'on a reçues sur Twitter ?**

Un argument revient souvent, dont on peine à comprendre l'importance : il y aurait une grosse différence entre choisir de refuser de manger de la viande et (ne pas choisir d') être gay, lesbienne, trans... Dans un cas, une situation de répression choisie, dans l'autre, une situation de répression subie... À se demander si ce n'est pas une façon de faire peser sur nous la responsabilité de l'hostilité qu'on suscite dans la population.

En quoi est-ce pertinent d'invoquer cette prétendue différence « fondamentale » ? Certaines lesbiennes disent parfois que leur lesbianisme est un choix politique<sup>18</sup> ; lorsque c'est le cas, cela rend-il leur répression moins condamnable, plus compréhensible, plus juste ? Elles n'auraient plus qu'à la fermer et à se cacher ? Et en tout cas, s'abstenir de parler d'homophobie ?

Et les prostituées ? Va-t-on se sentir obligé d'affirmer qu'ils et elles sont nécessairement socio-économiquement contraintes de se prostituer ? Certaines pourtant affirment au contraire qu'il s'agit d'un « libre choix » de leur part, et supportent mal que l'on s'indigne de l'utilisation du mot « putophobie » sous prétexte qu'elles pourraient « librement » choisir d'être caissières de supermarché.

On le verra plus loin à de nombreuses reprises, on a ainsi à affronter un double standard : les gens appliquent deux poids, deux mesures, sans se soucier de cohérence (ni d'intelligence, ni bien sûr de solidarité). L'important étant d'invalider la notion de végéphobie, de déclarer qu'il s'agit d'une notion illégitime, même offensante au regard des causes légitimes et nobles, les causes humano-humaines. On pourrait carrément (et malicieusement) parler de « végéphobiephobie » : le refus irrationnel de la notion de végéphobie. La « végéphobiephobie » constituerait ainsi une sous-catégorie des agressions végéphobes<sup>19</sup>.

De fait, ces histoires de choix et de non-choix nous apparaissent creuses et sans pertinence. Elles sont aussi surfaites : on pourrait s'abstenir de relations amoureuses ou sexuelles, de même qu'on

---

<sup>17</sup> Une solidarité qui n'est pas gagnée, quand on constate combien les militantes, bien entourées, souvent jeunes mais majeures, bien portantes, ayant accès à l'information, gagnant leur pain quotidien, menant individuellement leur vie, vivant en ville, ayant confiance en elles, prennent leur situation pour une généralité sans penser à toutes les autres qui ne vivent pas dans d'aussi bonnes conditions sociales ; et quand on voit combien souvent les véganes assassinent (verbalement) les personnes qui sont « seulement » végétariennes...

<sup>18</sup> Voir par exemple Alice Maruani, « Devenir lesbienne par conviction », *Temps réel/Nouvel Observateur*, 17 octobre 2017.

<sup>19</sup> On peut subodorer que nombre de personnes n'aimeront pas la notion de végéphobiephobie ; on pourra donc bientôt parler de végéphobiephobiephobie, qui elle-même... Ce sera l'objet d'un prochain texte ! :-)

peut s'abstenir de refuser de consommer de la viande. Il suffit pour que nous obtempérons de nous mettre le couteau sous la gorge, ou de nous mettre suffisamment la pression, de nous menacer assez. À quiconque prend au sérieux le sort des animaux, cela coûterait beaucoup de devoir s'obliger à manger de la viande. Similairement, il en coûterait énormément à chacune de nous de renoncer à des relations amoureuses/sexuelles ou de s'obliger à des relations avec des personnes non désirées ou d'un genre non désiré. Mais les gens qui nous renvoient au fait que nous, végétariennes pour les animaux, nous choisissons de l'être, promeuvent une perception de notre végétarisme comme optionnel, quand la liberté amoureuse/sexuelle, elle, correspond à un vrai droit, légitime et crucial : ce qui est sous-jacent, c'est donc l'idée selon laquelle notre végétarisme serait un caprice de riches, ou de bobos, ou d'urbaines, ou de dénaturées/dégénérées, ou relèverait de la sensiblerie... Pas vraiment légitime, pas de quoi en faire un plat. On ne devrait pas en parler plus que ça, et en tout cas, ne pas nous plaindre des « vexations » normales de la vie quotidienne. La notion de végéphobie constituerait une usurpation, en quelque sorte.

Pour nos détractrices, le fait de se battre pour la justice (sociale, etc.) serait donc optionnel ? Le coureur cycliste espagnol Luis Ocaña affirmait benoîtement dans les années 1970 qu'on vivait paisiblement sous Franco : « il suffisait de ne pas faire de politique ». De quoi se plaignaient les gens ? C'est un discours qui relève de la même pseudo-logique que celui de nos actuels « végéphobes ».

Bref, ce serait de notre responsabilité si nous nous en prenons plein la gueule.

La végane Chloé Tesla écrivait récemment : « Of course it can be challenging to change your whole way of life. But since it's a matter of duty, and not choice, you do it. » (« Bien sûr, il peut être difficile de changer votre mode de vie. Mais puisque c'est une question de devoir, et non de choix, vous le faites »)<sup>20</sup>. Insister ainsi sur notre prétendue liberté de choix, de la part des végéphobes, leur permet implicitement de nier que le véganisme est un devoir moral pour réaffirmer au contraire que c'est une question laissée au bon vouloir individuel. Il s'agirait dès lors simplement d'une question de vertu personnelle, et non de justice !

Dans un commentaire, David Olivier notait :

« Mais de toute façon : qu'est-ce que ça change qu'on ait choisi ou pas la chose pour laquelle on est opprimé ? Certes, si c'est une chose qu'on a choisie, on pourrait échapper à l'oppression en changeant son choix, mais cela change-t-il la nature de l'oppression ? Quand un pouvoir opprime les grévistes, c'est pas grave, puisqu'ils pourraient ne pas être grévistes ? »

Ces gens qui ont réagi sur Twitter contre l'idée de végéphobie font comme si ce mot impliquait qu'on trouve équivalent ce qu'elles subissent (homophobie) et ce que subissent les végés. Pourtant, ce n'est pas le propos. Il n'y a pas chez nous de volonté de mise en concurrence des luttes ; il n'y a nulle part affirmation que les végés seraient réprimées aussi durement que les LGBTQIA, on ne cherche en fait aucunement à évaluer comparativement les violences. Si ces gens veulent voir les choses sous cet angle, c'est leur problème : à aucun moment on ne participe à cette course dénuée de sens à la médaille de la plus réprimée, de la plus souffrante. Les personnes victimes de l'ordre social hétérosexiste et masculiniste ont beau être effectivement très réprimées, les personnes végétariennes ont le droit d'exister quand même et de crier à l'agression pour ce qu'elles vivent elles, même si leur répression est moindre que celle d'autres. Nous n'avons pas à avoir honte

---

<sup>20</sup> Publication Instagram tirée de « [A vegan walks into a fashion show...](#) », *Ethical Gallery*, 23 octobre 2017.



d'exister en tant que végés, nous n'avons pas à nous cacher. Pas plus que les autres. C'est là le sens de la lutte anti-végéphobie. C'est le sens de la Veggie Pride.

Comme l'écrit Frédéric Mesguich dans un post sur Facebook de réaction à un article « végéphobiephobe » :

« Aucune définition d'une oppression ne tient compte de l'intensité. Sinon qu'un acte soit oppressif ou non dépendrait seulement du système dans lequel on le prend en compte (famille, ville, état, monde). On est victime d'une oppression même lorsque celle-ci n'entraîne pas d'agression physique. »<sup>21</sup>

C'est sur un plan politique que nous revendiquons par contre explicitement un parallèle avec la notion d'homophobie. C'est ce sens politique qui nous importe et c'est précisément lui que nos « végéphobiephobes » refusent de voir : le mot « végéphobie » a été créé sur le modèle du mot « homophobie » par analogie *politique*. Il y a un ordre spéciste du monde, comme il y a un ordre hétérosexiste du monde, et il ne fait pas bon les contester en ne souscrivant pas à la norme (même inconsciemment ou involontairement), que cette norme soit celle de la domination spéciste (comportement spéciste-clé d'un point de vue symbolique/matériel : la consommation carnée du corps des non-humains par les humaines<sup>22</sup>), ou celle de la domination masculine (comportement sexiste-clé d'un point de vue symbolique/matériel : la consommation sexuelle du corps des non-hommes par les hommes<sup>23</sup>). Que la répression de la contestation en actes du spécisme (par le végétarisme) soit moins violente que la répression de la contestation en actes de l'hétérosexisme (par les sexualités non-hétéros) n'empêche en rien des analyses politiques similaires. L'intensité de la violence n'importe pas pour cette analyse.

⇒ Rappel. Extrait de l'introduction du livret *La Végéphobie, ou le rejet du végétarisme pour les animaux et la discrimination des personnes végétariennes*<sup>24</sup> :

### Comment définir la végéphobie ?

Ce mot est composé du suffixe « phobie » et peut être mis en parallèle avec d'autres mots formés de la même manière désignant des comportements sociaux dont les enjeux sont politiques, notamment l'homophobie. Il désigne le rejet qu'on suscite en tant que végétarien pour les animaux. Les sentiments de peur, de mépris et même de haine l'accompagnent parfois. Les idéologies ne sont pas construites seulement autour d'idées, mais se fondent toutes sur des émotions, des sentiments. L'idée de « phobie » semble un concept psychologique, mais on s'intéressera ici à son sens politique : si les végétariens sont rejetés, c'est qu'ils posent nécessairement, même à leur insu, la question de la consommation des chairs d'animaux. C'est en tant qu'opposants à la consommation

---

<sup>21</sup> Cf. [ce post](#).

<sup>22</sup> Cf. Yves Bonnardel, « La consommation de viande en France. Contradictions actuelles », *Cahiers antispécistes* n°13, 1995.

<sup>23</sup> Cf. Yves Bonnardel, « Et si l'humain valait l'homme ? Sexisme et spécisme : rapports d'un dominant », paru dans le recueil d'articles *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires de Toulouse Le Mirail, 1999. Téléchargeable en texte mis en page [ici](#). Cf. aussi Crêpe Georgette, « Du serial lover au serial rapist ; comprendre la sexualité pour comprendre les violences sexuelles », 17 octobre 2017.

<sup>24</sup> Livret *La végéphobie ou le rejet du végétarisme pour les animaux et la discrimination des personnes végétariennes*, disponible entre autres sur le site <http://fr.vegephobia.info>.

de viande, et donc à la domination humaine, que les végétariens se retrouvent en butte à des réactions violentes.

### **Pourquoi la comparaison avec l'homophobie ?**

Parce que, de même que l'homophobie est garante d'un ordre social fondé sur l'assignation des genres masculin et féminin, sur la domination masculine et sur la contrainte à l'hétérosexualité qui en découle, la végéphobie joue le rôle de garde-fou vis-à-vis d'un système fondé sur la différenciation stricte des animaux et des humains, sur le refus de considération des intérêts des premiers et sur la domination des seconds. L'homophobie consiste en un ensemble très varié de dispositifs sociaux violents visant à réprimer (ridiculiser, décourager, invisibiliser, punir...) l'homosexualité masculine (ou une masculinité jugée insuffisamment « virile ») et féminine en tant qu'elles constituent une menace pour l'ordre genré et la domination masculine.

La notion de végéphobie regroupe elle aussi des comportements très variés qui visent à dissuader quiconque de remettre en cause la consommation de la chair des animaux, qui est la pratique principale et le symbole le plus important de la domination spéciste.

La végéphobie est un des aspects du refus de tout ce qui peut faire vaciller les certitudes spécistes et remettre en cause l'exploitation et la place des animaux dans notre société.

**Qu'est-ce que le spécisme ?** Il s'agit d'une idéologie dominante qui prône la supériorité des humains sur les autres animaux, et qui demande qu'on privilégie les intérêts des premiers, aussi dérisoires soient-ils, même quand ils lèsent les intérêts fondamentaux des seconds. Si on met en balance notre intérêt à manger de la viande et l'intérêt d'un animal à ne pas être tué pour ce faire, une société spéciste considèrera que l'intérêt humain à manger de la viande (c'est-à-dire, son plaisir – car la viande n'est pas nécessaire pour vivre) prime sur les souffrances qu'impliquent l'élevage, le transport et l'abattage des animaux qui fournissent cette viande. Ceci parce que l'intérêt des humains prévaut toujours, selon l'idéologie spéciste.

Cette idéologie nous accorde une dignité particulière et des droits censés en découler qui n'ont pas de réel lien avec une quelconque spécificité humaine, qui ne sont pas justifiés. La domination que nous exerçons est injustifiable.

Ainsi, la végéphobie intervient face à une attitude qui vient remettre en question le spécisme. Le végétarisme pour des raisons de goût ou de santé personnelle, d'élévation spirituelle, de considérations écologiques ou de solidarité avec le Tiers-monde est toléré, tandis que le végétarisme relié explicitement au souci des animaux se heurte à des réactions bien plus violentes.

Si le végétarien attire la végéphobie, c'est bien parce qu'il remet en question un système que personne n'explique mais que tout le monde intègre, un système injuste, qui permet que des milliards d'animaux soient enfermés, asphyxiés, gavés, égorgés, dressés, électrocutés, gazés, broyés...

Contrairement aux victimes d'autres injustices sociales qui ont œuvré elles-mêmes à leur libération, les animaux n'ont pratiquement que les végétariens pour les défendre, ces gens qui de fait brisent le consensus selon lequel leur vie ne vaut pas de lever le petit doigt pour elle. Et ces végétariens disposent des droits fondamentaux (droit d'opinion, d'expression, de réunion, de manifestation, droit de s'alimenter comme ils le souhaitent...), par le simple fait qu'ils font partie de l'espèce

dominante. L'usage qu'ils font de ces droits est déterminant pour la lutte contre l'exploitation animale.

Faire taire les végétariens ou discréditer leurs propos retarde le jour où les animaux ne seront plus discriminés arbitrairement. Il est donc très important que chaque végétarien puisse parler librement au nom des animaux et puisse être entendu normalement.

**Pourquoi dénoncer la végéphobie ?** Parce que, face à des réactions végéphobes, les végétariens se découragent. Ils se découragent en arrêtant d'être végétariens, d'abord. Mais aussi en étant végétariens dans leur coin, en évitant de parler de leur opposition à la consommation de viande, en déconnectant leur végétarisme de la question animale ou en le réduisant à un choix personnel, bref en le dépolitisant.

Parce que, même quand les végétariens ne se découragent pas, leur parole est de toute façon délégitimée ; semblant ridicule et résulter d'une sensiblerie déplacée, elle n'est pas raisonnable, on ne peut la prendre au sérieux sans soi-même risquer d'être stigmatisé à son tour. Par exemple, le député Yves Cochet, proposant pour des raisons écologiques en octobre 2008 à l'Assemblée nationale de voter des mesures favorisant une diminution de la consommation de viande, se sent obligé de rassurer ses interlocuteurs : « *Je ne suis pas un intégriste végétarien...* ». Les végétariens sont moqués, raillés, ils sont ainsi marginalisés ; il en résulte parfois une grande souffrance, qui importe en elle-même : nombreuses sont les personnes qui se sentent désespérément seules dans leur lutte quotidienne, au sein d'un entourage qui, sans nécessairement se rendre vraiment compte de la gravité de ce qu'il fait, les harcèle ou les isole.

C'est parce que beaucoup se sentent isolées, du fait de la marginalisation dont elles sont victimes, que la Veggie Pride par exemple revêt une si grande importance pour nombre d'entre elles.

La moquerie ou l'incompréhension incessantes tuent. A défaut de tuer beaucoup de végétariens, elles tuent en tout cas indirectement beaucoup d'animaux.

Le mot « végéphobie » a été créé en 2001 parce qu'il n'existait alors pas de terme pour désigner la violence subie par les opposantes de fait à la hiérarchie spéciste du monde ; et il a été conçu sur le modèle le plus proche de l'analyse politique qui l'a produit, et qui est le terme « homophobie » ; la personne qui a pensé le mot et qui l'a créé avait été militante au sein du mouvement homo. Le mot « végéphobie » ne signifie évidemment pas la même chose que « homophobie », mais il permet de mettre en lumière le fait que l'on se trouve face à des processus sociaux de répression et de normalisation politiquement similaires : visant à apeurer, décourager, faire rentrer dans le rang, invisibiliser ou délégitimer, celles qui dérogent à l'ordre social. Et la Veggie Pride, telle qu'elle a été élaborée, vise le même objectif que la Gay Pride des origines : permettre aux végés pour les animaux en butte à la pression de voir qu'elles ne sont pas seules, leur donner le courage de sortir du placard les 364 autres jours de l'année, au boulot, dans la famille, dans leur cercle amical, partout. Et pas pour elles-mêmes spécifiquement, mais pour les animaux. Il n'y a quasiment pas une année où nous n'ayons vu des personnes pleurer d'émotion, lors de la Veggie Pride, d'enfin se retrouver avec d'autres personnes qui partagent leur insoumission et leur indignation, et d'enfin pouvoir proclamer à la face du monde ce qu'elles ressentent et ce qu'elles revendiquent, sans avoir à payer le prix d'une répression.

Non, le végétarisme n'est pas qu'une question privée découlant simplement d'une morale personnelle : il s'agit bien d'une question de justice universelle. Et ce que nous affrontons n'est pas réductible à une analyse qui y verrait une simple addition de réactions psychologiques individuelles (des réactions d'hostilité dues à la culpabilité refoulée de chacune, par exemple), mais peut et doit aussi être appréhendé comme « formant système », comme constituant le feu roulant d'abus de la défense de l'ordre spéciste qui se sent attaqué par notre seule existence en tant que végétariennes<sup>25</sup>. Ce que nous trouvons frappant dans les réactions de nos spécistes, mais aussi de nos véganes et antispécistes « végéphobiephobes », c'est l'absence de compréhension du caractère politique du mot « végéphobie ». Elles ne font pas du tout allusion à cette signification, soit qu'elles ne la comprennent carrément pas, soit qu'elles ne la comprennent que trop. Derrière leurs réactions, il y a l'incompréhension ou la négation du caractère politique de la lutte antispéciste. Nous retrouvons cela clairement chez Ophélie Véron, qui a écrit un article « végéphobiephobe » intitulé « Ceci n'est pas de la végéphobie » (qui va peut-être de pair avec sa propre orientation stratégique plutôt véganiste<sup>26</sup>, d'ailleurs).

## 2. Article sur le blog de Ophélie Véron

Nous trouvons bien plus grave cet article qu'a écrit Ophélie Véron que les réactions ordurières sur Twitter, dans la mesure où il s'agit d'un texte qui a été rédigé soigneusement. Son effet a été dévastateur parmi les organisatrices de la Veggie Pride et nombre d'autres personnes, et à notre avis illustre bien l'effet d'un harcèlement idéologique. Nous y reviendrons. Se focaliser sur ce texte est hélas important : d'une part parce qu'il a été publié sur un blog extrêmement lu (plus de 30 000 abonnées sur la page Facebook associée au blog), et lu généralement par des végétariennes ou

---

<sup>25</sup> C'est une métaphore, bien sûr ; un système ne « sent » pas et ne « décide » pas, seuls les êtres sentients ressentent, délibèrent et font des choix. Mais un système social est constitué des gens et de leurs rapports sociaux, des rapports qu'entretiennent ces rapports entre eux (cf. Maurice Godelier, *L'Idéal et le matériel*, Fayard, 1984), de groupes sociaux divers (et parfois antagoniques), de l'idéologie qu'ils secrètent et des institutions qu'ils forment et entretiennent. La résultante de tout cela peut donner l'impression qu'un « système social » pense, agit, se défend, attaque. C'est un raccourci, comme lorsque l'on parle de la Nation, de l'État, du capitalisme ou du patriarcat comme d'agents actifs en eux-mêmes, par eux-mêmes, comme s'il s'agissait d'entités réelles. Mais ce sont des raccourcis bien utiles pour nommer ce que sinon on serait bien en mal de caractériser : des effets sociaux différenciés résultant de causes diverses, et tendant globalement dans une direction particulière.

<sup>26</sup> Nous appelons « stratégie véganiste » (ou végétariste) la stratégie qui affirme qu'il est essentiel, incontournable, de s'adresser aux gens pour leur demander de devenir véganes (ou végétariennes), qui pose qu'il s'agit là de la seule voie possible de la lutte animaliste ou antispéciste, ou en tout cas qu'elle en constitue le cœur. On peut pourtant penser d'autres stratégies de lutte, plus « politiques », orientées vers le changement social global et non plus dirigées vers des changements individuels : changer la culture dominante de notre société, combattre le spécisme, identifier et combattre des adversaires (institutions ou groupes sociaux antagoniques), vouloir modifier des lois, etc. Tout ceci a été amplement développé dans la brochure de Yves Bonnardel et Pierre Sigler « L'exploitation animale est une question de société » (2014) et dans le texte de Anou Saroukhanian au titre provocateur, « Pour l'abolition du véganisme » (2013). Cela a également été souligné dans Françoise Blanchon, « Au sujet de la pureté », *Les Cahiers antispécistes* n°7, 1993, et par Antonella Corabi, « Diffuser le mode de vie végan : une critique », dans la brochure *Réflexions sur la Veggie Pride*, 2007 (téléchargeable [ici](#)).

véganes, et d'autre part parce qu'il renforce chez les lectrices non-animalistes les confusions et ne peut qu'exacerber leurs sentiments d'hostilité et de mépris à l'encontre du mouvement.

Tout ou presque est « problématique »<sup>27</sup> dans l'article de cette autrice<sup>28</sup>.

Il se présente comme détaché et analysant la question avec recul :

« A l'heure où les revendications du mouvement animaliste gagnent du terrain et que le véganisme semble en plein essor dans notre société, il est important de bien cerner les enjeux qui se cachent derrière cette controverse [autour des mots "végéphobie" et "veggie pride"]. »

Mais l'autrice ne cherche en fait pas à cerner les enjeux, comme on va le voir. Ce n'est pas du tout son propos.

« Comme chaque année en effet, de nombreuses personnes LGBT ont manifesté leur mécontentement devant le parallèle fait entre leurs marches et celles des véganes, entre les oppressions dont elles sont victimes et celles dont les véganes seraient victimes. Comme chaque année encore, partisan·e·s et détracteur·rice·s de l'événement ont débattu sur les réseaux sociaux, les premier·ère·s criant à la végéphobie à chaque tweet dénonçant la victimisation des véganes. Comme chaque année enfin, de nombreuses personnes, LGBT ou non, véganes ou non, sont restées amères face à ce refus affiché de questionner le caractère problématique du parallèle entre la végéphobie et les autres "phobies". »

D'emblée, l'autrice adopte le point de vue des opposantes : la Veggie Pride ferait dans la « victimisation des véganes ». Il faut pourtant être particulièrement mal embouchée pour affirmer une chose pareille. Est-ce que la LGBTQI Pride fait dans la « victimisation » des personnes LGBTQI ? Quiconque insisterait là-dessus serait immédiatement dénoncée comme homophobe, ou à tout le moins, comme raisonnant de façon implicitement homophobe<sup>29</sup>. Non, la Pride ne victimise personne : ce n'est pas son objet, ce n'est pas sa volonté. Par contre, elle nomme la pression sociale, dénonce la violence, de façon à favoriser la solidarité, la défense et la contre-attaque. C'est exactement ce que fait aussi, sur son modèle, la Veggie Pride.

Effectivement, comme le souligne l'autrice, « de nombreuses personnes, LGBT ou non, véganes ou non, sont restées amères » que nous ne céditions pas à leur envie de nous faire taire<sup>30</sup> ; elle oublie de noter que, également, « de nombreuses personnes, LGBT ou non, véganes ou non, sont restées amères » qu'on essaye d'invalider la notion de végéphobie et qu'on veuille année après année nous réduire au silence en nous faisant abandonner la formule « Veggie Pride ».

« Que faut-il en penser ? **Est-il problématique de parler de « végéphobie » et d'emprunter à d'autres luttes sociales leur vocabulaire militant** ?<sup>31</sup> »

---

<sup>27</sup> Un terme général dont la signification est souvent laissée imprécise...

<sup>28</sup> Que nous appellerons « l'autrice » dans la suite du texte, pour ne pas sans cesse la nommer.

<sup>29</sup> On ne se rend bien souvent pas compte de notre homophobie intégrée.

<sup>30</sup> Nous exagérons peut-être ; il est possible qu'elles ne veuillent pas vraiment nous faire taire, mais simplement, comme elles le soutiennent, éviter toute affirmation de ressemblance ou analogie avec ce qu'elles subissent elles, ou avec leur propre lutte. Dans la réalité, cela reviendrait tout de même à nous ôter de la bouche des outils sémantiques importants.

<sup>31</sup> Les caractères gras sont de notre autrice.

Alors, est-ce problématique de parler de végéphobie et d'emprunter à d'autres luttes sociales leur vocabulaire militant ? Spontanément, nous répondrons que non (avec arguments, bien sûr, tout de même). D'ailleurs, la question ne se posait pas jusqu'à il y a quelques années. Mais l'autrice, « spontanément », va répondre oui, par contre sans envisager du tout les arguments à l'encontre du point de vue qu'elle a décidé d'adopter. Et sans non plus donner véritablement d'arguments.

Pourtant, l'autrice est féministe, opposée au sexisme. Le mot « sexisme » est calqué sur le mot « racisme », et désigne comme lui une discrimination arbitraire, et une idéologie discriminatoire (et oppressive). De même, l'autrice est antispéciste. Pourtant, là aussi, le mot est calqué sur les mots « sexisme » et « racisme ». Ce qui irrite d'ailleurs beaucoup Elisabeth de Fontenay, qui y voit une « offense au genre humain ». L'autrice se revendique certainement abolitionniste – Elisabeth de Fontenay trouve indécent d'utiliser un tel terme emprunté à la lutte contre la peine de mort (humaine), pour s'exprimer dans la lutte contre le massacre des animaux<sup>32</sup>. L'autrice se dit « végane », pourtant le mot vient de la lutte végétariste, et vient du mot « végétarisme », dont il est une contraction/déclinaison. Peut-être se dit-elle aussi « animaliste », auquel cas le mot a peut-être été bâti sur le modèle du terme « féministe » ou du terme « écologiste »... Certaines féministes parlent de « classe » ou de « caste » de sexe, empruntant ainsi des termes à d'autres luttes ou à des analyses d'autres oppressions...

Si l'on écoutait tout le monde sur ce que nous avons à faire, nous ne ferions bien évidemment plus rien ; et si nous nous vêtions de mots, nous serions nues depuis longtemps, vu le nombre de ceux qu'on souhaite nous retirer. Il n'y a pas jusqu'au mot « transition » dont une personne voudrait nous interdire l'usage<sup>33</sup> !



<sup>32</sup> Cf. [cet extrait vidéo](#) d'un entretien entre Elisabeth de Fontenay et Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer. Nous n'avons jamais entendu Elisabeth de Fontenay pester contre le fait que des personnes voulant abolir la prostitution parlent elles aussi d'abolitionnisme, bien qu'on ne puisse pas comparer, bien sûr (ici, mettre un accent de franche indignation sur le « bien sûr »), prostitution et peine de mort ! (ne pas oublier le point d'exclamation).

<sup>33</sup> Dans un tweet adressé au compte Twitter de la Veggie Pride, effacé entre-temps, mais reproduit ci-dessus.

Les contemptrices du terme « végéphobie » le condamnent parce qu'il serait « emprunté » (on n'ose pas dire volé ?) à la propriétaire de la marque déposée des termes politiques en -phobie. Le premier de ces termes a sans doute été « homophobie ». La fraction de la communauté LGBTQI qui s'insurge est d'emblée considérée par l'auteurice de l'article comme représentante de « la communauté ». Ces propriétaires autoproclamées du terme « homophobie », bonnes princesses, ne crient en tout cas pas au scandale en ce qui concerne les autres termes eux aussi « empruntés » : grossophobie, transphobie, putophobie, islamophobie, négrophobie... Ce serait dommage, parce que ça enlèverait de nombreux outils sans doute utiles à pas mal d'autres luttes. Heureusement, du coup, que ça ne touche que la question animale !

Mais voici la suite que nous livre l'auteurice :

« Si le mouvement animaliste continue à crier à la végéphobie, il risque bien de se voir confronté à **un problème de légitimité et de crédibilité**. Comment revendiquer une appartenance à la sphère des mouvements de justice sociale si l'on passe son temps à ne pas écouter la parole des victimes d'injustice sociale ? Quand les personnes LGBT nous disent qu'il est problématique de parler de "végéphobie" comme de "veggie pride", pourquoi nous montrons-nous insensibles à leur ressenti ? Pourquoi ne pas comprendre que la récupération des oppressions est problématique ? »

Le mouvement animaliste est bel et bien confronté à un problème de légitimité et de crédibilité, et cela depuis sa naissance : c'est un effet direct du spécisme – et une réaction de défense immédiate de l'ordre social spéciste – que de délégitimer notre lutte et la décrédibiliser. La végéphobie n'est d'ailleurs pas autre chose. De toute façon, la question animale est une question ridicule, quand elle n'est pas indécente voire dangereuse.

Vouloir en reporter la responsabilité sur les véganes est sans doute un peu rapide et réducteur (et peut sans doute même s'analyser ici comme de la végéphobie). L'auteurice y tient pourtant et se répète un peu plus loin en augmentant la dose de mépris : « Car c'est bien là que réside le problème : tant que les véganes crieront à la végéphobie et pleureront leurs *vegan tears*... ». On connaît l'antienne qui vise toujours à faire porter le chapeau à celles qui s'en prennent plein la gueule : c'est de leur faute si elles ramassent, elles n'avaient qu'à pas l'ouvrir. Toutes les catégories dominées, justement, écotent de ce genre de conseils avisés. L'admonition est particulièrement agréable à entendre lorsqu'elle vient de quelqu'une de leur communauté, qui se fait la porte-parole de ce genre d'insanité, de ce genre de désolidarisation.

L'ordre spéciste se défend bec et ongles et ne veut pas entendre parler de la question animale. Ce n'est certainement pas en essayant de montrer patte blanche aux spécistes ou aux personnes réagissant de façon effrayée à la pression sociale spéciste qu'on va gagner en légitimité et crédibilité... et surtout en puissance d'affirmation.

Contrairement à ce qu'atteste l'auteurice avec un zeste d'hostilité hautaine, nous ne nous obstinons pas « à ne pas écouter la parole des victimes d'injustice sociale »<sup>34</sup> ; pour notre part – et nous pensons que c'est le cas d'une bonne partie d'entre nous qui nous sentons concernées par la

---

<sup>34</sup> Un commentateur faisait remarquer malicieusement qu'il s'agissait là d'« une bien bonne autocritique. » Il poursuivait : « Laissez la parole aux victimes plutôt que de leur nier le droit de nommer ce qu'elles subissent. »

végéphobie – nous passons beaucoup de temps à y réfléchir, à essayer de déterminer quel positionnement nous trouverions juste, entre intérêts des unes (humaines) et des autres (animaux), entre spécisme et antispécisme, entre indignations et outils politiques, etc. Par contre, « on » passe effectivement du temps à essayer de ne pas se soumettre à des diktats spécistes, et à essayer du coup de démêler le juste de l’injuste (moralement et, si ça a un sens de différencier, politiquement) dans ces histoires. L’affirmation de l’autrice, ici, est offensante.

De même, nous prenons tout à fait au sérieux le ressenti des personnes qui se sentent agacées ou exaspérées par des choses qu’on peut dire ou faire, y compris quand c’est clairement pour des raisons spécistes qu’elles ressentent cela<sup>35</sup>, et plus encore quand nous pensons que c’est pour de bonnes raisons, pour des raisons défendables. Mais prendre en considération le ressenti des gens ne veut pas dire automatiquement leur donner raison ou en déduire qu’il faut faire ce qu’elles veulent. Dire, comme le fait l’autrice, que ne pas être d’accord revient à « se montrer insensibles à leur ressenti » est manipulateur. Elle fait comme s’il n’y avait aucune autre option entre « suivre les injonctions des personnes LGBT qui se sont exprimées sur Twitter » et « être ennemi des personnes LGBT ». La formule sous-entend justement qu’il faudrait nécessairement se soumettre à ce qu’est censé signifier ou impliquer leur ressenti. Le problème, c’est que se soumettre aux souhaits des personnes spécistes, ou des personnes qui n’arrivent pas à démêler l’influence du spécisme ou de la végéphobie intégrés sur leurs émotions (y compris, donc, des personnes véganes ou antispécistes), nous amènerait vite à devoir abandonner la lutte... contre le spécisme.

Toute l’histoire des vingt-cinq dernières années de la lutte antispéciste a été celle d’une lutte contre ce que nous « commandait » de faire notre spécisme intégré et celui de nos « alliées ». Les premières végétariennes qui ont commencé à dire en 1989 qu’elles l’étaient « pour les animaux » ont dû résister à la pression de toutes les autres végétariennes à l’époque, qui considéraient que nous allions nuire à la cause du végétarisme en la ridiculisant ; de même, les antispécistes qui voulaient ne parler que de la question animale à propos de l’expérimentation animale ont dû batailler (et perdre la bataille) contre les antivivisectionnistes classiques qui considéraient que cela allait invalider leur lutte. Traiter de la question animale en refusant de parler d’autre chose (santé humaine, économie, écologie...) a été et est resté aussi un vrai combat (qui ne sera jamais gagné non plus, mais qui au moins n’a pas été perdu). Utiliser les notions de spécisme, d’égalité animale, s’est très longtemps fait dans l’incompréhension voire l’hostilité d’une (grosse) partie du mouvement animaliste<sup>36</sup>. Sans compter les réactions au sein des mouvements anarchistes, écologistes, de la gauche radicale ou de la gauche tout court, de la droite ou de l’extrême-droite.

L’autrice se fourvoie aussi, en outre, quand elle dit que « les personnes LGBT nous disent qu’il est problématique... » ou lorsqu’elle dit qu’on n’entend pas « la parole des victimes d’injustice sociale ». On peut dire sobrement qu’elle généralise abusivement<sup>37</sup> : ce sont des personnes qui disent cela, nullement l’ensemble des personnes LGBT+ ; et encore moins l’ensemble des personnes LGBT+ antispécistes. Ce n’est pas parce que ces personnes revendiquent peut-être

---

<sup>35</sup> Nous avons souvent cherché quel autre terme employer que « végéphobie », sans pouvoir en trouver un d’aussi bon, qui exprime pareillement la question politique du rejet du végétarisme pour les animaux. Toute suggestion est bienvenue ! :-)

<sup>36</sup> Témoignage de Yves Bonnardel (à croire sur parole, donc).

<sup>37</sup> Est-ce que ce n’est pas de l’homophobie intégrée que de croire que toute personne homo est essentiellement homo, de réduire sa personnalité à son homosexualité et de projeter qu’elle « représente » l’ensemble des autres personnes homos ?



d'exprimer la parole d'une communauté tout entière qu'il faut les croire sur parole et reprendre à son compte une affirmation aussi exorbitante. Pour la petite histoire, la formule « pride » pour la « Veggie Pride » a été initialement proposée par un compagnon de route du GLH de Lyon (Groupe de Libération homosexuelle, issu du célèbre FHAR, qui existait dans diverses villes en France dans la seconde moitié des années 1970), et nombre d'homos et lesbiennes antispés trouvent le parallèle entre homophobie et végéphobie parfaitement judicieux. Les critiques sont bien souvent plus visibles que les soutiens.

Quant à « la récupération des oppressions », c'est en sens unique que certaines personnes s'en offusquent<sup>38</sup> ; il ne faudrait pas parler de « végéphobie », car cela « récupérerait » la notion d'homophobie. Nous ne voyons pourtant nulle récupération : on n'a pas repris le même mot pour l'utiliser différemment, en le détournant de son usage premier et de son utilité première. Et, indépendamment de cette question de récupération, on peut légitimement se demander quel tort réel le mot « végéphobie » peut bien faire à la lutte contre les LGBTphobies. La Veggie Pride, petite manifestation de mille à deux mille personnes aujourd'hui, risquerait de faire de l'ombre à la Marche des Fiertés, qui mobilise des centaines de milliers de personnes et qui existe à une échelle mondiale depuis des décennies ? On imagine bien par contre que le mépris dans lequel notre société tient les animaux déteint sur la lutte contre leur exploitation, et que donc des luttes considérées comme nobles (c'est-à-dire, humano-humaines) et surtout, les gens assises derrière leur ordi qui s'y identifient et envoient des tweets rageurs, n'aiment pas que l'on établisse quelque lien que ce soit avec elles. Elles le ressentent comme dévalorisant, offensant, indécent. Ça les indignent. Mais leur spécisme n'est pas défendable, il faut cesser de mépriser les non-humains et il faut donc que ces personnes travaillent sur ce qu'elles ressentent à l'égard des animaux, qui est injuste et qui doit cesser de les mener par le bout du nez et de justifier quelque violence que ce soit. *A fortiori*, les personnes qui se déclarent antispécistes doivent travailler sur leur spécisme intégré, elles aussi.

En outre, ce ne sont pas seulement nombre de personnes LGBT+ antispés qui trouvent le parallèle judicieux entre végéphobie et homophobie, mais aussi des personnes *a priori* non-antispécistes : les organisatrices de la LGBT Pride nous faisaient part, logiquement, du fait qu'elles voyaient d'un bon œil qu'on établisse un parallèle. Nous imaginons qu'elles y voyaient aussi, intelligemment, une reconnaissance de notre part de l'importance de l'homophobie et de la validité de ce terme, et l'opportunité que notre initiative diffuse une attention accrue à l'homophobie dans le mouvement animaliste ; voici le mail d'invitation qui avait été reçu par les organisatrices de la Veggie Pride en 2005 :

« Chers amis de la Veggie Pride,

Vous trouverez ci joint un dossier d'inscription à la Marche des Fiertés lesbienne, gaies bi et trans pour laquelle nous serions flattés si votre association voulait bien être participante pour porter au sein de notre communauté vos valeurs végétales.

Vous pouvez participer à l'événement avec un véhicule ou, nettement plus écologique, à pieds ou à vélo.

[...]

Nous attendons rapidement votre dossier d'inscription correctement

---

<sup>38</sup> Il y a des cas où nous trouvons tout à fait justifié de s'en offusquer, mais pas celui qui nous occupe présentement.

complété par retour de courrier et espérons vous voir le 25 juin.

Tous nos voeux d'encouragement pour votre propre marche,  
amicalement,

Pour l'Inter-LGBT »

Il est assez logique de penser qu'utiliser (avec à propos) des outils similaires pour penser des situations socialement différenciées permet de faire le lien entre ce qu'on subit et ce que subissent les autres, de se sensibiliser plus aisément à ce que vivent les autres et de nourrir une solidarité inter-luttes. Faciliter une convergence des luttes, peut-être. En bonne intelligence politique, on peut tout à fait comprendre la bienveillance et l'intérêt porté par la Marche des Fiertés lesbienne, gay bi et trans à « nos valeurs végétales ».

Ce sont aujourd'hui souvent des gens qui affirment être publiquement pour la convergence des luttes qui se battent pour les marques déposées, et finalement pour ce qui semble une mise en concurrence des luttes. Elles le font en tout cas bien particulièrement contre la lutte animaliste.

Ces histoires de « récupération des autres luttes » nous sont reprochées à nous, mais tout de suite moins à d'autres luttes. Nous n'avons pas entendu beaucoup l'autrice (ni ses « représentantes » de la communauté LGBTQI) regretter amèrement une récupération du terme « homophobie » à travers, par exemple, la notion de « grossophobie » : fort heureusement pour elles, on ne s'acharne pas (encore ?) sur les personnes grosses en leur reprochant d'employer le mot « grossophobie » sous prétexte qu'il ne désignerait pas une oppression systémique (quoi que ce soit qu'on puisse bien entendre par là), que la société française ne les brûle pas vives ou que ça ne tient qu'à elles d'être grosses ou pas – attention : ce n'est pas ce que nous disons ; c'est ce que nous pensons que les personnes « végéphobophobes » pourraient dire si elles étaient logiques et réagissaient de façon similaire face à des situations similaires.

Les indignations à visée prohibitive ne visent que dans une direction bien précise, le mouvement animaliste – c'est en un sens heureux, car ce serait bien pire pour l'avenir des luttes si on ne pouvait plus parler d'esclavage sexuel, de génocide rwandais, de boucherie au Nord-Kivu, de vivisection humaine (l'unité japonaise 731)... C'est en un sens heureux, dans la mesure où la situation pourrait donc être bien pire, mais c'est tout de même malheureux dans le sens où c'est injuste (c'est spéciste) et que ça nous met de sacrés bâtons dans les roues.

Il est difficile d'expliquer autrement le deux poids, deux mesures de ces indignations sélectives que par la prégnance du spécisme, parfois intégré et involontaire, ou parfois explicitement revendiqué.

La question que pose l'autrice (« Comment revendiquer une appartenance à la sphère des mouvements de justice sociale si l'on passe son temps à ne pas écouter la parole des victimes d'injustice sociale ? ») est ainsi bien entendu posée à sens unique : l'autrice pourrait à bon droit l'adresser à l'ensemble des mouvements progressistes humanistes, qui n'en ont souvent rien à faire des victimes de l'injustice sociale spéciste (lesquelles, certes, ne parlent pas). Personnellement, nous serons très heureux quand l'autrice s'adressera ainsi publiquement aux autres mouvements progressistes. Mais c'est vrai qu'ils n'ont quant à eux pas besoin de revendiquer une appartenance à la sphère des mouvements de justice sociale : on la leur accorde d'emblée. Ce sont des mouvements nobles, reconnus (sinon par toutes, du moins par la partie de la population dans laquelle nous nous reconnaissons généralement), puisqu'ils s'occupent de préjudices subis par des humaines. C'est le mouvement animaliste qui est obligé de la revendiquer, cette appartenance à la fameuse sphère,

parce que justement « on » (les spécistes, les mouvements spécistes de justice sociale) la lui refuse. Nous nous heurtons depuis longtemps à un front uni de la gauche à notre rencontre, qui refuse de nous associer de quelque manière que ce soit à son progressisme sélectif. Les organisations anarchistes qui ont pignon sur rue nous ont par exemple traitées de crypto-fascistes et nous ont interdit l'accès à divers lieux ainsi qu'à leurs médias (de même des revues écologistes, y compris alternatives)<sup>39</sup>. En 2012 encore, une émission de radio (Le Vivre ensemble) sur Radio Libertaire a été supprimée pour avoir utilisé (dans une seule émission) le mot « spécisme »<sup>40</sup> !

Encore une fois, nous doutons que ce soit en courbant l'échine et en montrant patte blanche qu'on obtiendra le label « lutte politique progressiste » et qu'on sera intégrées ; c'est en développant nos propres analyses politiques, indépendamment des pressions spécistes de toute part, et en gagnant en puissance d'intervention dans l'arène publique. Dans un rapport de force, y compris culturel, c'est la force qui compte – dans notre cas, fort heureusement, c'est aussi la force de la raison et des arguments.

« Bien que le suffixe *-phobie* désigne étymologiquement un phénomène de peur irrationnelle (comme l'arachnophobie, la peur des araignées), son sens a peu à peu dévié pour décrire également **le sentiment d'aversion à l'égard des personnes issues des communautés visées, ainsi que les manifestations de cette aversion.** »

Dans les deux cas qui nous occupent, l'homophobie et la végéphobie, nous ne croyons pas que ce soit le fait d'être « issue des communautés visées » qui suscite l'hostilité, mais bien tel ou tel comportement qui contrevient à une norme politique fondamentale de notre société – et c'est cette ostracisation découlant d'un comportement répréhensible qui *produit* la communauté, sous la contrainte du reste du corps social. La communauté vient en second, et c'est justement une communauté qui est définie et construite *par* l'hostilité que suscite l'acte déviant ou subversif : la communauté homo, la communauté « végé », « veggie » ou « anti-viande »<sup>41</sup> ne sont pas des communautés librement choisies, elles existent sous la contrainte, sous la pression, ce sont nos adversaires qui les construisent par le fait de la contrainte sociale qu'elles exercent sur nous. Si l'hétérosexisme n'existait pas, ne catégorisait pas et n'essentialisait pas les gens justement suivant leurs « préférences sexuelles », il n'y aurait certainement nulle communauté « homo » (ni « hétéro » non plus ; ouf !). De même pour les végés, si la société était indifférente à ce qu'on mange et à la hiérarchie des êtres qu'on symbolise (ou non) ainsi. On peut se demander pourquoi nous insistons ici sur ce qui pourrait sembler un point de détail ; mais il nous semble que cette insistance sur la notion de communauté fait sens, qu'elle indique peu ou prou que les problèmes seraient « communautaires », et non plus des problèmes globaux, universels en quelque sorte. Des « problèmes communautaires » qui justifieraient un affrontement sur une propriété communautaire des termes ? Nous refusons de voir dans la végéphobie ou l'homophobie des problèmes

---

<sup>39</sup> C'est le cas de la Fédération anarchiste, de l'Organisation communiste révolutionnaire, de la Coordination des Groupes Anarchistes, de la revue écologiste, non-violente et libertaire *Silence*, de la revue catholique de gauche *Golias*, de la *Décroissance*, du *Sarkophage*, etc.

<sup>40</sup> Cf. Le Chat noir, « “Ni Dieu, Ni Maître”... sauf maîtres bouchers ? ».

<sup>41</sup> Si l'on n'était pas obligées de se laisser définir par le reste de la population, qui en tant que spéciste détient le pouvoir des mots et des catégorisations, nous imaginons volontiers qu'on ne se définirait pas spontanément par notre régime alimentaire, mais bien plutôt par notre projet politique ; on se définirait comme antispécistes, partisans des droits des animaux, égalitaristes, etc. Pour notre part, nous refusons de nous définir comme végétarien ou végane.

« communautaires » ou « intra-communautaires » : il ne s'agit pas tant ici d'une histoire de communauté majoritaire (spéciste ou hétérosexiste) qui exercerait une violence à l'encontre d'une communauté minoritaire, que simplement de lignes de défense d'un ordre social global inégalitaire et oppressif. Les identités et les communautés constituées en réponse à des injonctions sociales dominantes ne sont pas des « fins en soi » dans cette histoire, ce ne sont que des productions d'un ordre social (et qu'on peut à bon droit assimiler à des dommages collatéraux).

Cela nous amène au point suivant, qu'on a déjà en partie traité précédemment :

« Notons ici une différence fondamentale : si **l'homosexualité ou la transidentité ne peuvent être qualifiées de choix**, à l'inverse, **devenir végane est un choix assumé**. Il s'agit d'un engagement philosophique et politique, comme peuvent l'être par ailleurs le pacifisme ou l'antiracisme. Depuis quand parle-t-on d'ailleurs de "pacifismophobie" ou d'"antiracismophobie" ? »

Nous l'avons dit, nous ne voyons pas en quoi, pour ce qui est de l'analyse politique de la normalisation, la différence serait fondamentale entre anormalité / subvertivité<sup>42</sup> choisie et anormalité / subvertivité subie ; l'argument ressemble à une rationalisation *a posteriori* et n'offre aucune pertinence pour la question qui nous occupe.

Contrairement au glissement de sens opéré par l'autrice, l'équivalent du pacifisme ou de l'antiracisme devrait être non pas le végétarisme ou le véganisme (qui sont des « mises en actes » et qui suscitent une sanction sociale précisément pour cette raison), mais l'antispécisme (des idées et des valeurs politiques). Et effectivement, on ne parle pas d'antispécismophobie, bien que l'antispécisme, comme l'antiracisme ou l'antisexisme, suscite souvent un rejet virulent et indigné. Par contre, on parle justement de végéphobie parce que le végétarisme est un comportement, un acte ou un « mode de vie » qui contrevient à un *requisit* de l'ordre spéciste (être tenue de manger de la viande), qui est donc réprouvé socialement et qui suscite toute une batterie de réactions d'hostilité, plus ou moins mesurées (et parfois, pas mesurées du tout). Tout comme avoir du sexe avec une personne du même genre contrevient à un *requisit* de l'ordre sexiste (patriarcal, hétérosexiste). Ce sont ici les actes qui sont réprouvés et réprimés, et c'est justement cela qui justifie l'emploi d'un terme en -phobie, l'analogie avec « homophobie »<sup>43</sup>.

« Par ailleurs, entre la végéphobie et les autres formes de "phobie", **la différence ne se mesure pas tant en termes de degré que de nature**. S'il est problématique de faire un parallèle entre l'oppression dont sont victimes les personnes musulmanes, étrangères, juives, homosexuelles ou transidentitaires et celles dont sont victimes les végétarien-ne-s et les véganes, c'est parce que, dans le premier cas, il s'agit d'une oppression systémique, mais pas dans le second. Au-delà de l'indécence de la comparaison, il s'agit ici d'une erreur d'analyse : **s'il existe bel et bien une oppression systémique à l'égard des animaux non-humains, il n'existe pas d'oppression systémique à l'égard de celles et ceux qui en défendent les droits.** »

On en vient donc à la question de l'oppression « systémique ». Que vient faire cet argument, pourquoi cette question serait-elle pertinente ? Plusieurs commentatrices n'ont pas manqué de

---

<sup>42</sup> Subvertivité : de subversion :- ) (c'est le moment d'être les premiers à créer des néologismes, pour empêcher les autres luttes de s'en emparer à l'avenir !).

<sup>43</sup> Le sujet est abordé dans un chapitre intitulé « Veggie Pride, pas Antispé Pride », dans la brochure *Réflexions sur la Veggie Pride* qu'on peut télécharger [ici](#).

remarquer que les souffrances, qu'elles soient « systémiques » ou non, sont pareillement à prendre en compte, à nommer, à dénoncer et à combattre. Ici, la question du caractère systémique ou non de l'oppression (du rejet, disent le plus souvent les partisans de la notion de végéphobie<sup>44</sup>) est censée impliquer une différence « de nature ». Toute la brochure sur la végéphobie (68 pages, ainsi que s'en exclame l'autrice, comme si elle était stupéfaite qu'on ait pu écrire autant sur un tel sujet) est rédigée de façon à rendre visible la multitude d'attitudes anti-végétarisme, à montrer qu'elles font système et visent à effrayer, exclure, invisibiliser, délégitimer la remise en cause pratique qu'opèrent les végétariennes de la domination humaine sur les autres animaux.

Mais ces 68 pages d'inventaire et d'analyse ne sont pas réfutées par l'autrice, qui n'y consacre pas un seul argument. Elle se contente d'indiquer sobrement qu'il s'agit d'une erreur d'analyse. Une erreur d'analyse indécente, qui plus est<sup>45</sup>. En effet, tout n'est pas indécent dans un monde spéciste : utiliser des termes liés à des oppressions animales ou humaines pour désigner ou qualifier d'autres oppressions humaines est parfaitement convenable (par exemple, comme nous l'avons dit : parler d'esclavage sexuel ; de boucherie au Sierra Leone, d'être traitées comme du bétail ou comme un chien, etc.) car les humaines sont réputées « égales » (en nature, en essence, en dignité, en droits). Est indécent par contre d'utiliser des termes issus (ou accaparés par) des oppressions humaines, pour désigner l'oppression des animaux : esclavage animal<sup>46</sup>, holocauste animal, abolitionnisme, végéphobie, voire spécisme<sup>47</sup>. Car les animaux ne sont pas « égaux », mais « inférieurs » (en nature, en essence, en dignité, en droits). Il y a crime de lèse-humanité, blasphème contre la sainte échelle des êtres. L'imputation d'indécence permet l'indignation, une émotion de révolte qui légitime de clore d'autorité le bec de quiconque refuse la hiérarchie des vies et des souffrances, voire la hiérarchie tout court. « Indécent », c'est un mot qui permet de refuser la réflexion, l'analyse, l'analogie, la comparaison, la discussion. « Sous couvert "d'indécence" on coupe court à tout dialogue et on se mure dans une position donnée sans aucun argument », explique un

---

<sup>44</sup> Un commentateur, Vlvavy, note avec à propos (en s'adressant à Ophélie Véron) : « Vous citez 18 fois le mot « oppression » dans votre billet. Le manifeste de la végéphobie ne le cite qu'une seule fois, et c'est pour parler des animaux. Vous définissez la végéphobie comme « l'oppression contre les personnes végétariennes ou véganes ». Or, le manifeste la définit comme « le rejet du végétarisme pour les animaux ». Ça change quand même absolument tout. Vous faites passer la notion de végéphobie comme une volonté de certains végéta\*iens de se poser en victimes (les *vegan tears*...), alors que ce n'est absolument pas l'enjeu. ».

<sup>45</sup> Cette brillante réfutation permet à l'autrice de désormais parler de « notre soi-disant "oppression" » dans le paragraphe qui suit. On n'a donc plus le droit de parler d'oppression. (L'autrice parlera plus loin des « véritables victimes d'oppression » pour parler des membres d'autres groupes opprimés que les végés.) On aurait pu croire jusqu'à présent que c'était aux personnes qui se sentent opprimées de nommer ce qu'elles subissent, et non à celles qui ne ressentent rien, qu'elles soient dans le déni ou qu'elles vivent dans des conditions privilégiées (ou les deux)...

<sup>46</sup> Cf. David Chauvet, « Et pourtant, ils sont nos esclaves », Scribd, septembre 2017.

<sup>47</sup> Ce n'est pas parce que les indignations spécistes sont injustes que nous n'aurions pas à nous en préoccuper, ne serait-ce que parce qu'elles peuvent faire souffrir moralement les personnes qui les éprouvent (et ceci, indépendamment de si elles ont raison ou non d'éprouver ces indignations). Mais nous ne pouvons systématiquement en tenir compte sous peine de renoncer à notre raison d'être, à la lutte antiséciste – de même que les personnes LGBTQI ne peuvent tenir compte des indignations des personnes homophobes sans renoncer non seulement à leur lutte, mais à leur existence même. Nous pensons que nous devons essayer d'en tenir compte à chaque fois que cela nous paraît possible, mais cela ne peut se faire quasiment qu'au cas par cas, en jugeant de chaque situation spécifiquement.

commentateur. C'est un mot-clé du spécisme humaniste, qui refuse la remise en question de l'ordre des choses, du cosmos hiérarchisé qui nous place au sommet.

Pour notre part, si nous devons définir la végéphobie dans les termes que donne plus haut l'autrice, nous dirions qu'elle est la répression sociale à l'encontre des personnes qui refusent de participer à l'oppression systémique des non-humains, et qui ainsi implicitement la mettent en cause. Mais nous avons beau faire, écarquiller les yeux et nous triturer les méninges, nous ne voyons pas en quoi la différence mise en exergue par l'autrice devient une différence de nature, selon où l'on place l'adjectif « systémique » dans la phrase...

Dans son introduction à son texte, l'autrice notait, de façon étonnante et contradictoire, à propos des mots en -phobie :

« Les personnes concernées peuvent être victimes de violence verbale, morale ou physique, se traduisant notamment par des insultes, des agressions et même des meurtres. S'y ajoutent de nombreuses formes de discrimination, qui peuvent ou non être institutionnelles. Il s'agit, en d'autres termes, **des expressions symboliques, physiques ou psychiques d'une oppression systémique à l'égard de certains individus ou groupes d'individus.** D'ailleurs, c'est ce caractère politique du concept que souligne le livret sur la végéphobie, plutôt que ses attaches psychologiques.

**Une oppression systémique, qu'est-ce que c'est ?** Ce terme désigne la (re)production et le renforcement des inégalités et discriminations subies par certains groupes ou individus par le système politique, économique et social. Il s'agit donc d'une **oppression exercée par un système.** Les oppressions s'appuient sur les privilèges dont bénéficie un groupe de personnes partageant une caractéristique considérée comme "normale", voire "supérieure". Si ces oppressions sont dites "systémiques", c'est parce qu'elles sont intrinsèquement liées au fonctionnement de notre société. »

Une oppression « systémique » serait donc tout simplement une oppression exercée par un système ? L'adjectif « systémique » signifie en tout cas « qui se rapporte à un système, relatif à un système ». Nous voilà bien avancées : la végéphobie est relative au système spéciste, à l'ordre social spéciste. De fait, il n'y a pas de définition tombant sous le sens qui permettrait d'exclure aisément la végéphobie du champ des « oppressions systémiques ». Le dictionnaire en ligne linternaute.com donne comme exemple d'utilisation du mot la phrase suivante : « Pour adopter une approche systémique, il est primordial de considérer et d'appréhender le problème dans son ensemble. ». Ça tombe bien, c'est ce que fait en long et en large la brochure sur la végéphobie ainsi que les courtes analyses qui sont proposées sur le site de la Veggie Pride. La végéphobie est une des lignes de front de la bataille idéologique humaniste/spéciste et de son pendant matériel, l'exploitation animale. Bref, à part répéter avec assurance en boucle que la végéphobie n'est pas systémique, nous ne voyons pas comment l'autrice pourrait l'affirmer – bien sûr, répéter en boucle n'est pas un argument : c'est de la propagande.

De fait, dans la suite de son article, l'autrice renie en quelque sorte cette définition de « systémique » (comme étant lié à un système), pour nier (d'autorité) l'existence d'une oppression systématique des végétariennes. Après avoir longuement présenté l'homophobie et la transphobie, elle affirme en toute simplicité :

« Au regard de ces définitions et des manifestations que prend le rejet à l'égard de certaines communautés, **il semble difficile de parler de « végéphobie » pour caractériser les vexations, moqueries, rejets ou formes de discrimination dont peuvent être victimes les véganes.** »

L'autrice n'a pas donné de définition autre que celle de « systémique » (« oppression exercée par un système »). Elle a par contre décrit en détail les manifestations que prennent les rejets homo- ou transphobes et note ensuite que l'on ne peut pas comparer l'intensité des violences homophobes ou transphobes aux violences végéphobes, ce qui rendrait « difficile de parler de végéphobie » (au passage, elle oublie tout de même les violences physiques parfois délirantes dont sont victimes nombre d'enfants qui résistent à la violence parentale ou scolaire, ou le retrait d'enfants de leurs parentes, comme le montrent des témoignages publiés sur le site [fr.vegephobia.info](http://fr.vegephobia.info)).

Mais, comme nous le disions, ce terme de végéphobie ne vise pas à comparer des souffrances dans un concours de victimisation<sup>48</sup>. Ce n'est pas nous qui avons amené la discussion sur ce sujet qui, répétons-le, n'est pas notre propos. Notre propos est l'analyse politique portée par la notion de végéphobie, la mise en évidence de la pression subie, de sa signification concrète au sein de l'ordre spéciste du monde, sa dénonciation et le combat pour en venir à bout et neutraliser ses effets immensément délétères sur le mouvement animaliste.

En revanche, l'autrice qui, elle, se place sur ce terrain, minimise les violences végéphobes :

« En revanche, **on peut tout à fait reconnaître les vexations** dont peuvent souffrir les personnes végétariennes et véganes. Ces dernières sont fréquemment **l'objet de moqueries** de la part de non-véganes et peuvent avoir des relations difficiles avec leur entourage (à distinguer toutefois du rejet dont peuvent être victimes les personnes homosexuelles ou transidentitaires, parfois mises à la porte de leur propre maison ou désavouées par leur famille). »

Les violences psychologiques sont devenues des « vexations » (mauvaise nouvelle), mais que nous avons le droit de reconnaître (bonne nouvelle), à condition tout de même de bien les distinguer du rejet dont peuvent être victimes les personnes homo ou trans – cette précision est utile sans doute pour prévenir le cas où nous voudrions les considérer comme identiques. Par contre, on se demande de quel chapeau l'autrice tire qu'aucune végétarienne ou végane ne serait mise à la porte ou désavouée... Nous trouverions utile que l'autrice, qui a un blog extrêmement suivi par un grand nombre de personnes végés, en profite pour faire une enquête (non biaisée) sur l'hostilité à l'égard du végétarisme pour les animaux : elle récolterait sans doute des témoignages intéressants et sortirait peut-être des préjugés invisibilisants et partiels. Déjà, comme le fait remarquer un commentateur, elle a eu beau euphémiser les violences végéphobes, elle en a tout de même énuméré un paquet et a donné « tous les éléments nécessaires à définir une oppression... en concluant l'inverse ».

L'autrice voit bien qu'elle ne peut tout de même pas nier explicitement les souffrances dues à la végéphobie, même si elle tente d'en réduire la portée. Elle écrit donc :

« Il ne s'agit donc pas de minimiser ou taire ces souffrances. Pourtant, les personnes véganes LGBT sont souvent les premières à le reconnaître : **les vexations qu'elles subissent en raison de leur**

---

<sup>48</sup> On a publié une fois une citation d'un livre de l'éco-féministe américaine Marti Kheel, militante pour les droits des animaux, qui affirme que le coming-out de végétariennes aux USA est pour certaines d'entre elles plus difficile que leur coming-out d'homo, mais c'était pour répondre sur leur terrain à des objections qui nous sont faites. Cf. ce qu'en dit Marti Kheel, « Vegetarianism and Ecofeminism. Toppling Patriarchy with a Fork », in Steve F. Sapontzis (dir.), *Food for Thought: The Debate Over Eating Meat*, Prometheus Books, Amherst, NY 2004, p. 327–341 : « A number of vegetarians report that they had more difficulty “coming out” as vegetarians than coming out as gay. ».

**véganisme n'ont rien à voir avec ce qu'elles subissent en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identification de genre. »**

Pourtant, de nombreuses personnes véganes LGBT ont au contraire toujours souligné qu'il y a bien des similarités entre ce qu'elles subissent en tant que « homo » ou « trans » et ce qu'elles subissent en tant que végés. Certainement, toutes ne font pas le rapprochement, mais nombreuses sont celles qui le font.

Voici à ce propos le long témoignage de Mata'i :

En 2011-2012, j'ai dans un même mouvement commencé à assumer publiquement mon homosexualité et à revendiquer un refus de continuer à consommer des produits animaux. Les analogies entre l'émergence de ces deux événements et entre leurs conséquences dans ma vie sont multiples.

J'ai par exemple la sensation d'avoir subi des tabous comparables au sujet de l'homosexualité et du véganisme jusqu'à mes 18 ans. Lorsque j'ai ressenti pour la première fois, au collège, une attirance pour un garçon, personne ne m'avait jamais parlé d'homosexualité : j'ignorais ce que c'était, personne ne m'avait dit qu'un garçon pouvait parfaitement aimer un autre garçon, que c'était là quelque chose de tout à fait acceptable, et je n'avais jamais rencontré de semblable ouvertement homosexuel. J'ai commencé par tenter de nier ce ressenti, de m'auto-convaincre que ce n'était pas réellement une attirance, et que j'étais bien un garçon normal, attiré par les filles. Il a fallu qu'un peu plus de 6 années s'écoulent pour que je commence enfin à rencontrer des personnes qui s'assumaient publiquement comme homosexuelles (et qui soutenaient que celles qui avaient tort étaient les homophobes qui les insultaient ou les désignaient comme déviantes), et pour que je commence à envisager progressivement l'hypothèse de me revendiquer comme homosexuel et d'avoir des relations affectives avec des garçons, plutôt que de m'auto-contraindre au célibat ! En somme, j'ai souffert du tabou autour de l'homosexualité qu'ont alimenté (par leur silence) toutes les personnes qui ont participé à mon éducation jusqu'à la fin du lycée. De manière analogue, si j'ai commencé dès l'école primaire à rechigner devant les plats carnés (j'y voyais des morceaux d'animal mort : est-ce un muscle, un tendon ? Risquerais-je de manger un œil ?), je me suis heurté à un silence complet de toutes les personnes qui ont participé à mon éducation au sujet du véganisme, et à une invisibilité absolue des personnes végétariennes ou véganes, à tel point que j'ignorais que l'on pouvait vivre sans manger de produits animaux. Pour moi, l'analogie entre ce silence et le tabou autour de l'existence et de la « normalité » de l'homosexualité est évidente : dans les deux cas, j'ai été maintenu dans une ignorance quant à la possibilité d'assumer un comportement vers lequel je m'orientais spontanément.

Je me souviens par ailleurs d'avoir ressenti dans les deux cas des inclinations « anormales », « pas viables » voire honteuses, qu'on ne m'avait jamais présentées comme étant possibles et socialement acceptables (au contraire !). Dans le cas de mon homosexualité, j'ai subi l'effet de la stigmatisation généralisée et plus ou moins explicite : en grandissant dans des environnements où l'hypothèse que deux garçons couchent ensemble était uniquement mobilisée dans des « blagues » homophobes, il était bien difficile que je puisse me sentir à l'aise avec une identité homosexuelle et que je me décide à l'envisager non comme « une sensation regrettable qui va bien finir par me passer et que je dois cacher » mais comme une banale composante de ma personnalité, tout à fait légitime. Ce n'est



qu'une fois loin des environnements scolaires homophobes au sein desquels j'ai passé de nombreuses années que j'ai pu, en arrivant à l'université Lyon 2, me constituer un entourage non homophobe et assumer paisiblement mon orientation sexuelle. Je fais un rapprochement entre cette stigmatisation généralisée (et souvent diffuse) de l'homosexualité dans mon environnement, au cours de mon adolescence, et la pression sociale que j'ai subie dans le même temps pour m'empêcher de céder à mes tentations végétariennes (puis végétaliennes). Ayant été abreuvé de mensonges au sujet de la nutrition et du statut des animaux, j'ai dû me convaincre que mon dégoût pour la viande était irrationnel, qu'il fallait bien que j'en mange quand même pour avoir mes protéines. J'ai compris qu'il valait mieux ne pas en parler pour ne pas m'attirer des attaques personnelles. J'ai en effet été fortement échaudé par l'expérience de deux années passées dans une cantine scolaire, au sein d'un tout petit village rural, où mon refus quotidien de terminer mon assiette a fini par valoir à ma mère une convocation : on lui a dit que je serais exclu si je persistais à faire le difficile. J'ai continué à ne manger qu'une partie de ma viande, et j'ai subi à chaque repas la même punition : pendant que les autres élèves pouvaient jouer à l'extérieur une fois leur repas terminé, je devais rester jusqu'à la reprise des cours, seul dans la cantine, devant mon assiette, et nettoyer toutes les tables avant de partir. Certains élèves en profitaient pour se moquer de moi, l'anormal, l'exclu, qui fait sa chochette et ne pense pas assez aux petits Africains qui meurent de faim pendant qu'il boude son assiette. Autant dire qu'une fois arrivé au collège, j'ai soigneusement évité de faire remarquer à mes camarades que j'essayais de ne pas prendre de la viande lorsque c'était possible ou que je ne mangeais pas entièrement ma portion. En outre, je subissais une pression moins verbale qu'avec mes camarades d'école primaire, mais tout autant efficace pour m'inciter à rester dans la norme carnée : les alternatives véganes n'existaient pas dans mes restaurants scolaires, et de toute façon, j'ignorais (comme mes parentes) que l'on pouvait vivre sans manger de produits animaux. Ce n'est que bien des années après mon premier souvenir de réticence à manger un animal que j'ai rencontré pour la première fois (juste après la fin du lycée) une végétarienne qui était disposée à parler de son choix publiquement et qui m'a détaillé ses motivations animalistes. Ma découverte de l'existence et de la viabilité du véganisme est arrivée encore plus tard (environ un an après). Et c'est seulement une fois que je me suis inscrit à l'université et ai habité dans un studio distinct du domicile familial que j'ai pu commencer à m'alimenter sans produits animaux... Le restaurant universitaire ne facilitait pas la tâche, mais au moins était-il possible de manger à l'extérieur et de revendiquer des motivations animalistes à ce boycott sans trop me faire chambrer par mes semblables – c'est même là que j'ai enfin eu l'occasion de rencontrer d'autres étudiantes véganes, avec qui j'ai pu partager et enrichir mes convictions, à l'abri des multiples formes de rejet que j'avais pu subir dans d'autres contextes (scolaires et familiaux, notamment). Ainsi, dans les deux domaines évoqués, j'ai été confronté à une pression sociale, pour rester un hétérosexuel qui mange des animaux. Et il a fallu des années pour que je me retrouve dans une situation matérielle m'autorisant à avoir des relations affectives avec des hommes, à adopter des pratiques de consommation véganes, et à me constituer un entourage ni homophobe ni végéphobe (à supposer qu'on puisse décider de ne plus l'être du tout en toutes circonstances !).

Autre exemple d'analogie : juste après le lycée, au cours d'une année de classe préparatoire aux grandes écoles, il m'est devenu de plus en plus difficile de continuer à me penser comme une personne anormale, désespérément incurable et donc coincée dans le célibat ; j'en avais assez de m'entendre demander si j'avais une amoureuse, de devoir me taire lorsque j'entendais des gens utiliser des insultes homophobes ou dénigrer les revendications LGBT+, de me contraindre à

n'avoir aucune relation affective avec un autre homme par peur des réactions de mes voisins, d'opposer d'incessantes dénégations à des camarades d'internat qui, à force de me voir célibataire et d'observer mon rejet de la virilité, me lançaient bien souvent des injonctions telles que « Allez, avoue que tu sucés des bites ! » (et se moquaient abondamment de ma préoccupation « pour les poulets, mouarf mouarf mouarf, mais qu'il est con ! » – ça renforçait mon image d'anormal à stigmatiser). Dès que j'ai quitté cet environnement scolaire homophobe (et végéphobe) et ai pu choisir de vivre dans un studio pour étudier dans une université plutôt bienveillante à l'égard des personnes LGBT+, j'ai enfin pu vivre mon orientation sexuelle sans subir de répression. Le fait d'assumer mon homosexualité publiquement n'a pas réellement constitué un choix : ce fut une libération nécessaire, qui arrivait déjà bien tardivement, et qui s'est imposée à moi dès lors qu'elle était devenue matériellement réalisable sans danger excessif et que j'avais admis qu'il n'était ni possible ni désirable de rentrer dans le rang hétéronormé. De la même manière, je n'ai jamais vraiment eu l'impression d'avoir choisi de commencer à adopter des pratiques de consommation véganes : c'est quelque chose qui s'est imposé à moi dès que j'en ai eu la possibilité matérielle. Je parle bien d'imposition : ce n'est pas une simple lubie que j'ai enfin eu la liberté d'assouvir. C'est une décision qui m'est tombée dessus : j'avais découvert d'où venaient les produits animaux, et j'étais devenu incapable de faire comme si je ne le savais pas. La mise en pratique du boycott ne dépendait plus que de la possibilité concrète de le faire sans causer trop de dommages dans ma vie (réactions familiales hostiles, malnutrition...). Depuis lors, il ne m'apparaît ni possible ni désirable de rentrer dans le rang carné : je ne m'en sens pas la force. Si quelqu'une me soutient que je pourrais « faire une exception » et, pour une fois, me forcer à manger un bout de jambon ou de fromage, cela me paraît aussi absurde que s'il me disait que je pourrais essayer, pour une fois, de m'obliger à avoir une relation affective avec une femme ! Dans les deux cas, mon interlocutrice fait comme si j'étais face à un choix que je pourrais opérer librement, au gré de l'humeur ou de la situation... ce qui n'est évidemment pas le cas.

Je pourrais évoquer encore longuement comment homophobie et végéphobie se sont largement imbriquées au cours d'une partie de ma vie : je repense ainsi à l'énergie phénoménale que j'ai dû déployer sur mon profil Facebook, à l'époque de la réforme du mariage, pour répondre à celles qui ne cessaient de me soutenir qu'il y avait lieu de distinguer les couples en fonction du sexe des conjoints... comment j'ai dû, pareillement, me justifier face à des salves de critiques dès que je publiais quelque chose sur mon végétarisme... Dans les deux cas, je me suis épuisé, quasiment seul contre toutes, à devoir défendre mes « choix »... Les autres y voyaient sûrement un jeu, un débat quelconque sur des questions qui n'étaient que des sujets parmi d'autres. Pour ma part, j'y voyais des attaques contre mon identité, ma cohérence, ma légitimité à assumer mes « choix » et revendications, et il m'était bien difficile de résister à la tentation de passer du temps à me défendre, même si j'étais seul contre une foule d'opposantes. Je repense également à un passage de la brochure sur la végéphobie qui, critiquant l'identité végétarienne, soutenait qu'on ne pouvait se contenter d'avoir des restaurants estampillés acceptables pour nous, et que nous ne voulions pas de petits ghettos mais bien un changement du « monde extérieur ». En lisant cela, j'ai tout de suite pensé au caractère ambivalent du sentiment de sécurité que j'avais lorsque je m'assumais homosexuel dans l'enceinte de l'université : j'y étais certes plutôt à l'abri de l'homophobie, mais ne pouvais me satisfaire de ne pas vivre dans une société entièrement ouverte au sujet de la diversité des orientations sexuelles... Aujourd'hui encore, je ne peux pas dire que je sois très heureux de devoir me cantonner à des espaces réservés aux LGBT+ et aux véganes pour avoir la paix. J'aimerais pouvoir aller dans n'importe quel club de jeux de société, séminaire, séjour collectif...

sans avoir à m'inquiéter de ne pouvoir y manger à ma faim (sans devoir me faire remarquer, passer du temps à négocier avec la cuisine pour obtenir un plat passable...) et sans craindre d'être mal accueilli si je débarque avec un amoureux.

En somme, parmi « les personnes véganes LGBT », je compterais sûrement parmi les dernières à soutenir que les « vexations » (pour parler comme Ophélie Véron) subies en raison de mes pratiques de consommation végétariennes puis véganes seraient d'une nature fondamentalement différente de « ce que [j'ai] subi en raison de [mon] orientation sexuelle ». Je ne repère pas de différence d'intensité évidente entre les deux phénomènes, et bien loin de penser qu'ils seraient à analyser indépendamment l'un de l'autre, je crois qu'il est impossible de décrire ma trajectoire personnelle d'homosexuel ou de consommateur végane sans restituer la profonde imbrication dans ma vie entre homosexualité et véganisme, entre homophobie et végéphobie.

Revenons à l'article de Ophélie Véron.

Une légère torsion des faits continue avec la citation ci-dessous de la brochure « végéphobie » que fait l'autrice :

« Alors, quand je lis une phrase comme celle-ci, je manque de m'étrangler : *“Les animaux sont considérés comme inférieurs aux humains. En affichant notre solidarité avec eux, nous endossons cette infériorité, nous sommes dans une certaine mesure méprisés et marginalisés. Comme si, parce que nous disons que notre espèce n'a pas tous les droits, nous nous retrouvons déçus des privilèges que nous avons en naissant humains”* (livret sur la végéphobie, p. 8). Honnêtement, on se penche un peu sur les 60 milliards d'animaux terrestres et deux mille milliards d'animaux marins qui sont tués chaque année et on reparle de nos privilèges humains déçus ? Désolé, mais je crois que ne pas pouvoir se servir de dessert à la cantine, ce n'est pas tout à fait la même chose. »

Le livret ne parle pas de ne pas pouvoir se servir de dessert à la cantine, comme l'autrice le laisse entendre de façon méprisante et réductrice. La végéphobie, justement, forme système (ne serait-ce que par sa redondance, sa diversité d'occurrences, sa fréquence), et ne se réduit pas à telle ou telle « vexation » isolée. L'autrice cite un passage du livret mais s'abstient opportunément de citer la suite, qui précisément rendait aux choses leurs proportions (et lui aurait ôté l'opportunité de s'étrangler) : « Nous n'atteignons pas le degré d'injustice avec lequel sont traités les animaux (nous appartenons quand même à l'espèce dominante). Cependant, nous sommes clairement mis de côté, bannis symboliquement. Nous analyserons d'abord par quels moyens ce bannissement est mis en œuvre... » ; l'autrice ne cite pas non plus les phrases qui précédaient, présentant ce que subissent les alliées des victimes dans nombre d'oppressions et analysant brièvement : « Nous attaquer, c'est attaquer l'avocat pour atteindre le futur condamné. ». Or, dans un passage écrit juste avant, l'autrice nous reproche justement – ou plutôt, injustement ! – de ne pas comprendre qu'on est des alliées des animaux, et non pas directement les victimes, alors que c'est précisément ce qu'on explicite dans le livret avant (et après !) la citation qu'elle livre. Nous nous sommes d'ailleurs toujours demandé comment tant de gens pouvaient présumer que nous puissions nous confondre avec les animaux qui passent sous le couteau... Mais il est vrai que tant de gens pensent aussi que les carottes souffrent, ou que les végétariennes meurent dans d'horribles souffrances...

Pourquoi l'autrice tient-elle tant à dire (au prix de ce qu'on dit réellement) qu'on confond le fait d'être des victimes d'oppression avec le fait d'être des alliées de victimes d'oppression, qui parlons pour elles ? Voici l'analyse que livrait David Olivier récemment, à propos d'une autre affaire :

« Ce qui est extraordinaire, c'est que dans ces incidents, les personnes scandalisées répètent avec violence les deux thèmes suivants :

- Les personnes « non concernées » n'ont pas à donner leur avis.

- Les personnes « concernées » par l'autre lutte (féminisme, LGBTI...) ont parfaitement le droit non seulement de donner leur avis concernant les termes que doivent employer les antispé, mais les shitstormer, les insulter, les diffamer, les harceler, leur pourrir l'existence de toutes les manières afin d'obtenir que les antispés changent leurs propres choix militants.

Et quand les antispés font remarquer ce que je viens de dire, on déclare que les antispés eux-mêmes ne sont pas des « personnes concernées » par la lutte animaliste, et que seuls les non-humains sont concernés, les antispés n'étant donc que des alliés, et donc priés... de fermer leur gueule. C'était d'ailleurs ça qui était au coeur de l'attaque contre le terme « végéphobie » : insister que non, les humains antispé ne sont pas des animaux, et donc ne sont pas concernés.

En fait, on ne supporte pas de considérer la lutte animaliste comme une lutte comme une autre. Elle est une lutte du dimanche, faite par des gens en dilettante, des alliés des animaux. Les animaux, eux, n'existent pas. Personne n'est concerné par leur sort. »

L'autrice devient de plus en plus méprisante au fil de son texte, pour finir par lâcher :

« A lire les justifications empressées des partisan·e·s de la "végéphobie", je ne peux m'empêcher de songer à la **concurrence victimaire**. C'est à qui sera lae plus opprimé·e, lae moins privilégié·e. J'ai parfois l'impression d'une bande de petits mecs blancs cis et hétéros qui a du mal à reconnaître ses propres privilèges et cherche à tout prix à s'inventer des oppressions. »

Ce n'est donc pas par souci de créer un mouvement politique offensif pour les animaux, que nous aurions publicisé la notion de végéphobie, mais pour nous mettre en valeur ? On atteint ici un niveau qui est celui de l'insulte (insulte « gratuite » d'ailleurs, dénuée de sens : ça devient donc une insulte d'être petits, mecs, blancs, cis, hétéros ? Et adulte, aussi ? Et habitante d'un pays riche ?). À l'époque du stalinisme, puis les vingt années qui suivirent encore la mort de ce grand révolutionnaire et moraliste, l'insulte était plutôt : « petit bourgeois »<sup>49</sup>. Elle procédait... du même procédé : la qualification visait à délégitimer la parole de certaines en fonction de leur place dans l'organisation sociale et était du coup rapidement devenue une insulte (et, entre autres au Cambodge, tout cela avait dégénéré). Il est certain que notre position sociale affecte notre vision du monde, ce que nous en percevons ou non, tout particulièrement au sein de rapports de domination. Mais s'il est justifié d'appeler les personnes privilégiées à prendre en compte leurs privilèges et ce qu'ils engendrent couramment en termes de biais (le fond) et de suffisance (la forme), il est en revanche injuste de déconsidérer d'office ce qu'elles peuvent dire.

Rappelons que celles qui promeuvent la notion de végéphobie sont animées d'une volonté politique, ce que des personnes qui sont dans une optique plutôt individualiste peuvent hélas peiner à comprendre. Pourtant, la volonté victimaire est difficilement repérable dans les motivations des antispécistes et paraît plutôt habiter nos détractrices : les slogans et les pancartes de la marche de la

---

<sup>49</sup> Elle est reprise dans un texte encore moins bien argumenté des Panthères enragées, « La végéphobie ou le combat contre les oppressions ? », qui dit grosso modo la même chose que Ophélie Véron.

Veggie Pride, par exemple, sont directement centrés sur la question des animaux tués pour la consommation humaine<sup>50</sup>. Quant aux « justifications empressées » qu'aurait lues l'autrice, elles font tout de même l'objet de deux brochures de réflexion, et quelques autres textes, soit plus d'une centaine de pages de recension et d'analyses<sup>51</sup>.

L'autrice conclut que :

« **il s'agit désormais de passer à l'étape supérieure** : désavouer le concept de “végéphobie”, accepter de façon ouverte les critiques des personnes concernées et changer le nom de la Veggie Pride. Un simple “**Veggie Parade**” pourrait sans doute faire l'affaire et ne marquerait pas un grand changement en termes d'habitude et de visibilité. »

Le simple « Veggie Parade », comme elle dit, est à elle seule tout un programme de dépolitisation de la Veggie Pride : on a vu ce que donnent les Veggie Parade de New York ou Buckingham, où la question animale est noyée dans un fatras de considérations de santé, d'écologie, de spiritualité, d'anti-industrialisme, etc. où le végétarisme/véganisme est posé comme une fin en soi, un objectif qui vaudrait par lui-même, indépendamment de ce pour quoi il est revendiqué, indépendamment de tout mouvement social contestataire visant à défaire la société spéciste. Nous ne nous attarderons pas sur les critiques de ces Veggie Parade, ni sur celles du Veggie World qui en est plus ou moins l'équivalent (en version « statique ») en France ; elles ont déjà été largement diffusées.

### 3. Prendre la végéphobie au sérieux

Nous pensons qu'il ne faut surtout pas minimiser la pression sociale et ses effets. Ceux-ci sont catastrophiques. Dans une étude<sup>52</sup> parue en 2011, des sociologues ont montré que 74 % des articles de presse britannique mentionnant le véganisme en 2007 y faisaient référence négativement. Un tel cadrage peut décourager de s'intéresser au sort des animaux non humains, par crainte de l'image négative associée à la défense de leurs intérêts. On le voit par exemple dans tout lynchage (y compris symbolique) collectif, où chacune se sent obligée de sortir son pistolet à l'encontre de la malheureuse<sup>53</sup> qui fait l'objet de la vindicte, parce que très vite, « il faut lyncher pour ne pas être lynché », pour ne pas sembler faire preuve de laxisme, ou de sympathie, pour le monstre. Sans doute avons-nous toutes déjà été prises, un jour ou l'autre, dans ces mécanismes sociaux où la peur panique de s'en prendre plein la gueule, ou d'être soupçonnées de partager quoi que ce soit avec l'objet de la haine ou du mépris, nous amène à hurler avec les loups (une expression spéciste qu'il

---

<sup>50</sup> Les revendications de la marche elle-même, elles, sont en partie des revendications concernant la discrimination des personnes végés. Cf. le Manifeste de la Veggie Pride, et la FAQ de la Veggie Pride (qui est à lire, parce qu'elle répond à de nombreuses questions souvent posées).

<sup>51</sup> On pense aussi à la brochure *Réflexions autour de la végéphobie*, déjà citée, dont les autrices sont d'ailleurs minoritairement des mecs hétéros.

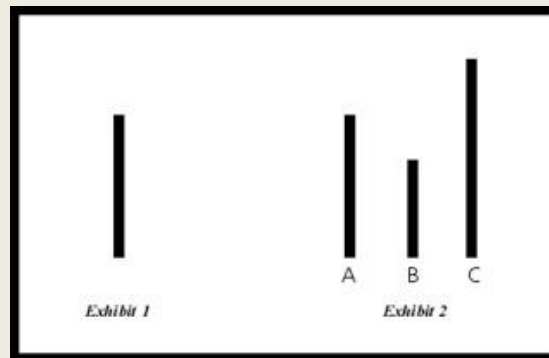
<sup>52</sup> Matthew Cole, Karen Morgan, “Vegaphobia: derogatory discourses of veganism and the reproduction of speciesism in UK national newspapers”, *The British Journal of Sociology*, vol. 62(1), 2011, p. 134-153 (disponible ici).

<sup>53</sup> Il peut aussi s'agir d'une idée, d'une formule, etc.

faudrait peut-être éviter ! :-)). Une étude<sup>54</sup> parue en 2002 a ainsi mis en évidence que le coût social du végétarisme pouvait constituer l'une des principales raisons de son abandon.

L'expérience de Asch, aussi, nous montre jusqu'à quel point peut nous mener notre conformisme, notre sensibilité à la pression sociale – une pression qui n'a pas même besoin de violence pour s'exercer. Au point de nier une réalité qui saute aux yeux, la vérité la plus immédiate...

### L'étude psychologique du professeur Asch<sup>55</sup>



« Laquelle des barres se trouvant à droite est de la même longueur que celle se trouvant sur la gauche ? » Cela dépend...

Dans cette expérience, on montrait à dix personnes une barre tracée sur un papier et on leur demandait de dire laquelle de celles se trouvant à côté était de la même longueur. Mais en réalité, une seule des participantes était la vraie sujette de l'étude, car les 9 autres étaient des complices de la psychologue et avaient reçu l'instruction de donner une réponse incorrecte. Lorsque les 9 complices donnaient une réponse fautive, la sujette se conformait très souvent à la majorité<sup>56</sup>. Et elle pensait même que cette majorité avait raison. Mais dès qu'il y avait au moins une personne qui cassait l'unanimité en donnant la réponse correcte, il devenait plus facile pour la sujette de remettre en question ce que disait la majorité et elle était plus encline à répondre correctement.

Si la pression sociale engendrée par l'unanimité est aussi forte pour des questions dont la solution peut simplement être trouvée en utilisant nos yeux, on peut facilement penser qu'elle est encore plus grande pour des questions de justice qui nécessitent un minimum de réflexion.

La peur du conflit, de rompre le consensus ou le tabou, de passer outre la pression sociale, et la volonté qui en découle de retrouver le consensus, un partage serein et agréable, de faire baisser la

---

<sup>54</sup> Susan I. Barr, Gwen E. Chapman, "Perceptions and practices of self-defined current vegetarian, former vegetarian, and nonvegetarian women", *Journal of the American Dietetic Association*, vol. 102(3), 2002, p. 358 : "The 15 former vegetarians who participated in the qualitative interviews described health concerns and lack of social support for vegetarianism as the main reasons for adding meat back into their diets." ([article en vente ici](#)).

<sup>55</sup> Telle qu'elle est présentée par Anou Saroukhanian, sur « [Pour l'abolition de l'esclavage, pour l'abolition du véganisme](#) ».

<sup>56</sup> Dans 37 % des cas ; à noter aussi, pour le détail, que le nombre de complices pouvait varier : il n'était pas toujours de neuf personnes.

tension, nous amène à faire bien des choses, pas toujours très réfléchies, pas toujours très justes. Lorsque l'article de Ophélie Véron est paru, alors que l'équipe de la Veggie Pride était encore sous le choc de la violence des tweets végé(phobie)phobes du dimanche, cette dernière a publié un petit post pour « calmer le jeu » qui, espérons-le, paraîtra pour le moins étonnant à quiconque vient de lire notre article :

« Bonjour Ophélie et merci pour cet article. [...] Nous avons entendu les critiques qui nous ont été adressées (même si certaines auraient pu être moins virulentes et plus constructives...), et nous voulions préciser que le terme de végéphobie fait effectivement débat au sein de l'organisation, dans le sens où il ne s'agit pas d'une oppression systémique (nous sommes tout à fait d'accord là dessus), mais qu'il y a cependant encore des difficultés à devenir ou à se dire végéta\*ien-ne dans notre société [...] Merci en tout cas pour votre point de vue construit, argumenté et bienveillant :). »

Deux remerciements pour un article insultant, plus la reconnaissance, sortie d'on ne sait où, qu'il n'y aurait pas « oppression systémique » (parce que ça a été martelé avec assurance par Ophélie Véron). Quant aux mentions « argumenté » et « bienveillant », eh bien... si vous avez lu la critique que nous avons faite de l'article, vous savez ce qu'on en pense, et quels arguments nous avons présentés pour le penser. Ce petit post de l'équipe de la VP montre bien l'effet que peut avoir la simple pression sociale sur nous toutes.

Nous aurions tendance à dire que l'article de Ophélie Véron, en lui-même, montre ce qu'engendre la pression sociale sur les meilleures d'entre nous. Nous avons du mal, en effet, à imaginer que l'autrice aurait pu produire un tel texte sur un sujet « serein » : un texte qui n'est pas réellement argumenté et qui tente coûte que coûte de défendre une idée au prix d'un double standard permanent dans l'argumentation, et qui ne s'attarde pas à observer l'effet produit sur les personnes qui jugent le recours à la notion de végéphobie important (soit parce que ça les a aidées à surmonter ce qu'elles ont vécu, soit parce qu'elle le trouvent important d'un point de vue politique et analytique), etc.

Témoignage de Mata'i :

Pour ma part, penser l'analogie entre homophobie et végéphobie, comme le propose la brochure sur la végéphobie, m'a été bien utile... tant dans ma trajectoire d'homosexuel que de consommateur végane.

Lorsque j'ai commencé à me renseigner sur l'homosexualité, je suis tombé sur des lectures qui expliquaient que non, « l'Homme » n'est pas « naturellement voué » à coucher avec « la Femme »... de même que les animaux d'élevage ne sont pas « naturellement voués » à être exploités par les humaines, comme cela est régulièrement objecté aux végétariennes. J'ai progressivement saisi l'imposture des arguments d'appel à la Nature, et ai été incité à me pencher sur la question de la légitimité de l'exploitation animale, ce qui par la suite m'a donné de la matière pour commencer à envisager sérieusement de ne plus manger de viande. Après cela, l'article « En finir avec l'idée de Nature, renouer avec l'éthique et la politique » m'a d'autant plus facilement convaincu de l'illégitimité de l'exploitation animale qu'il montrait comment celle-ci était soutenue par des appels à la nature qui pouvaient aussi bien être utilisés pour justifier des discriminations intra-humaines. Je pense que si une bonne partie des jeunes LGBT+ qui se font leur éducation sur

Internet tombaient sur ce genre de rapprochement entre arguments homophobes et arguments végéphobes, ce serait fort bénéfique pour les animaux !

J'ajouterai que, dans mon cas, prendre conscience de l'homophobie qui m'entourait a facilité, par la suite, une seconde prise de conscience : celle du caractère végéphobe de mon environnement. J'étais entouré de gens qui refusaient d'admettre que la question animale puisse être prise au sérieux et que l'on choisisse de ne pas manger de produits issus des animaux par souci pour leur vie. À tout le moins, je peux dire que l'acceptation de mon homosexualité a facilité ma transition vers des pratiques de consommation véganes : à partir du moment où j'ai admis une première fois que toutes les personnes et institutions qui avaient constitué mon environnement social jusqu'à présent s'étaient trompées (ou « malencontreusement » tues) sur la question de l'homosexualité, il m'est devenu possible d'envisager que l'élevage d'animaux pour nourrir les humaines puisse en fait constituer une injustice colossale, invisible, source de souffrances considérables et fondée sur un critère complètement illogique et dépourvu de justification éthique, ainsi que l'expliquaient les antispécistes, aussi minoritaires fussent-elles. J'ai ainsi pu me lancer sereinement dans un boycott des produits animaux, une fois que je me suis trouvé relativement à l'abri de cet environnement végéphobe. Je vois donc d'un très bon œil le fait que des antispécistes aient cherché à faire des rapprochements entre homophobie et végéphobie. Il était tout à fait opportun qu'un article m'incite à faire le même constat au sujet de l'exploitation animale et de la végéphobie qu'au sujet de l'homosexualité : ce n'est pas parce qu'un grand nombre de personnes et d'institutions défendent l'exploitation animale et rejettent les végétariennes que ces personnes ont raison (même si elles parlent de principes et de pratiques apparemment incontestés depuis des siècles) !

Je pourrai enfin mentionner comment la lecture de la brochure sur la végéphobie m'a aidé à penser le problème de la végéphobie intériorisée par analogie avec l'homophobie intériorisée : alors que j'avais compris que je n'avais pas à chercher à être irréprochable pour « donner une bonne image des homosexuels » (c'était aux autres qu'il appartenait de comprendre que je n'étais pas un représentant interchangeable des personnes LGBT+), je cherchais à me comporter comme un « bon végétarien » : je tenais à répondre à toutes les objections que l'on me présentait, à toujours bien argumenter (jusqu'à l'épuisement...), à paraître irréprochable dans toutes mes pratiques de consommation – que mes opposantes ne manquaient pas de me renvoyer à la figure, à la moindre faille, comme autant de preuves de mon incohérence de « végétarien pas si moral qu'il ne le prétend » et qui donc ne paraît pas « convaincant » dans son discours. Ce fut ainsi fort libérateur pour moi que de lire enfin une brochure qui me faisait réaliser que je subissais les effets d'une forme de végéphobie intériorisée, car j'acceptais d'être pris pour une « vitrine du végétarisme ». Le parallèle avec l'homosexualité m'a sauté aux yeux, et j'ai cessé dans la foulée de chercher à être irréprochable, pour mieux dénoncer l'incapacité de mes détractrices à comprendre que ça n'avait aucun sens de tenir des propos négatifs sur « les végétariens » après en avoir rencontré un qui se serait montré désagréable, incohérent, trop sale, ou que sais-je encore... Finalement, la brochure m'a conforté dans mes tentatives de résister aux formes de pression sociale qui se manifestent à travers l'idée d'un « devoir d'exemplarité » (du végane, de l'homosexuel...).

Je crois que ces quelques exemples personnels montrent bien en quoi l'analogie entre homophobie et végéphobie peut être profitable, tant aux animaux non humains qu'aux personnes LGBT+, dans la mesure où ces dernières sont mieux armées pour se soucier des animaux non humains et pour résister à la végéphobie (en mesurant l'inanité des appels à la nature, en refusant d'endosser un rôle



de vitrine, en admettant une nouvelle fois qu'une minorité peut avoir raison contre une majorité...). Cette résistance aide à se sentir plus forte et plus sûre de ses pratiques, mais surtout, elle contribue à étendre la pratique du boycott des produits animaux, ce qui, à défaut de permettre l'abolition rapide de toute forme d'exploitation animale (qui me paraît inatteignable sans obtenir des changements institutionnels dépassant les seules conversions individuelles au véganisme), constitue déjà une avancée souhaitable.

Pour revenir à la pression sociale, à ce qu'elle nous fait faire et à ce qu'elle nous empêche de faire... Il ne s'agit pas de jeter la pierre à quiconque. Nous qui avons écrit cet article sommes pareillement sujets à ce genre de prises de position de circonstance, selon les circonstances justement – malheureusement, et ce n'est nullement étonnant. Mais la pression sociale de rejet du végétarisme pour les animaux produit des effets qui sont sans doute plus importants encore que la pression sociale contre la notion de végéphobie qu'on voit ici à l'œuvre. Raison pour laquelle il est si important de la visibiliser et de lutter collectivement contre.

Dans notre société, il est honteux d'être « influencées » : en tant qu'humaines, nous sommes censées constituer des êtres autonomes, souveraines, agissant par raison et non par emprise émotionnelle, mimétisme ou conformation à des injonctions extérieures... Nous cherchons ainsi à revendiquer cette image de l'individu valable, que nous avons intégrée, et tentons de minimiser la pression sociale que nous pouvons subir – lorsque nous ne la nions pas complètement. Nous nous trouvons alors sans armes pour lutter collectivement contre celle-ci, faute d'en avoir reconnu l'existence. D'où, on y revient, l'importance de nommer la végéphobie et de caractériser ses effets...

#### 4. S'emparer des termes et des analyses des autres luttes

La lutte contre le spécisme et l'exploitation animale est confrontée à une difficulté extrême : c'est qu'elle est nécessairement le fait des dominantes elles-mêmes, qui ne vivent pas jour après jour les conditions d'oppression des animaux d'élevage, ni ne sont confrontées personnellement aux transports et abattoirs et ne sont donc pas toujours, ni tout le temps, habitées par le sentiment d'urgence qui serait le leur si c'était leur propre sort qui était en jeu. De même, elles peuvent facilement être amenées à identifier leurs intérêts propres à ceux des non-humains qu'elles défendent, au point de ne plus savoir les distinguer. On a de nombreux exemples de cela : lorsque les militantes en viennent à (accepter de) se définir publiquement comme végés, par exemple, c'est-à-dire par une pratique qui met le focus sur elles-mêmes (au lieu de mettre l'accent sur la question animale, soit en parlant de « droits des animaux », ou de « refus de l'exploitation animale », soit en se définissant comme égalitaristes, comme luttant contre le spécisme, etc.), lorsque le combat contre l'exploitation animale est dévié de son objectif par des considérations identitaires liées au végétarisme ou au véganisme, ou bien lorsque les militantes se livrent au lynchage (verbal) de telle ou telle tortionnaire d'animaux (c'est-à-dire laissent libre cours à leurs intérêts personnels de décharge émotionnelle), donnant une image publique de personnes déchaînées et sans pitié, avides d'exercer des sévices à leur tour, au lieu de garder à l'esprit qu'elles doivent favoriser une évolution

de la population vers une plus grande empathie et une plus grande exigence de justice<sup>57</sup>. Ou bien lorsqu'elles mettent l'accent sur leur pureté personnelle, ou sur le contenu de leurs frigos, au lieu de parler de la question animale.

Bref, la lutte animaliste souffre ainsi d'un énorme handicap par rapport à d'autres luttes : les animaux ne sont pas capables d'établir un rapport de force (physique, mais surtout culturel) eux-mêmes. Du coup, on se retrouve à devoir lutter en tant que dominantes solidaires des dominés, mais sans bénéficier des résultats de leur propre lutte (des animaux), notamment au niveau culturel (ou idéologique), et en y saupoudrant facilement des intérêts de privilégiées (des intérêts d'humaines, identitaires ou autres), qui ne sont pas ceux de la libération animale. Comme dans toute lutte d'apparition récente, il nous faut tout inventer, inventorier (les problèmes), analyser, prioriser, etc. ; les mots « spécisme », « végéphobie », « carnisme », « véganisme » ont été à inventer, et dans cette même logique, il nous faudrait pouvoir donner une nouvelle connotation aux mots « élevage », « viande », « poisson », « fruits de mer », « pêche », « égalitarisme », « citoyenneté », « démocratie », etc. Ou les formuler autrement (inventer des mots nouveaux)<sup>58</sup>. Même, lorsque des mots faisant théoriquement uniquement référence à l'exploitation animale ont acquis une connotation négative, ils ne l'ont acquise que parce qu'ils ont finalement servi à dénoncer des horreurs commises au sein du groupe des dominantes, des humaines : « boucherie », « tuerie », « holocauste », « abattage », etc. C'est important dans ce contexte de nous arc-bouter sur les fruits des autres luttes d'émancipation pour profiter de leurs acquis théoriques et culturels (le fait que les mots « racisme » et « esclavage » ont désormais une connotation négative, de même que les mots « exploitation », « domination », « oppression », « marginalisation », etc.)<sup>59</sup>. En toute logique, ça doit non seulement nous donner la possibilité de mieux appréhender politiquement la question qui nous occupe, mais aussi nous permettre de dégager de nouvelles analyses concernant les autres luttes. Ainsi, nombre de personnes gays et lesbiennes ont trouvé intéressantes les analyses développées dans le livret « végéphobie », qui leur éclairaient bien des points restés obscurs de leur propre oppression<sup>60</sup>. Aussi, les analyses de Anou Saroukhanian sur la distinction entre stratégie de la conversion et stratégie de la revendication peuvent utilement être reprises dans les mouvements écologistes, tiersmondistes ou autres. Tout comme les analyses de Pierre Sigler différenciant les approches en termes d'éthique de la vertu et celles en termes de morale universaliste... Il s'agit là d'outils critiques qui ont été développés dans le cadre de la lutte animaliste, mais qui sont immédiatement utilisables dans d'autres domaines, dans le cadre d'autres luttes. La critique de l'idée de nature, qui avait été ébauchée (et amputée de sa majeure partie, pour rester humaniste) par les luttes antiracistes et féministes, a pu être radicalisée, transformée et rendue cohérente et

---

<sup>57</sup> Qui n'a rien à voir avec une volonté de « faire justice », c'est-à-dire, de punir quiconque.

<sup>58</sup> C'est un exercice extrêmement difficile, mais qui peut se révéler déterminant pour la lutte. En France, Solveig Halloin s'adonne à la tâche de trouver des termes permettant de rendre précisément la réalité de l'élevage, par exemple. Mais les néologismes ont du mal à s'imposer, ne serait-ce que parce que nous ne formons pas un mouvement politique suffisamment défini qui se donnerait des agendas et des priorités. Elle a par exemple formé le mot « naixtermination », en fusionnant « naître » et « extermination », parce que l'horreur spécifique de l'élevage vient de ce qu'il se veut perpétuel en conjuguant naissances incessantes et extermination permanente.

<sup>59</sup> Ça peut devenir de l'instrumentalisation lorsqu'on se fiche en fait de ces luttes et qu'on ne se soucie pas de leur nuire ou non ; sinon, ça peut au contraire être un hommage de la vertu à la vertu (d'un mouvement pour la justice à un autre mouvement pour la justice), c'est-à-dire, une reconnaissance.

<sup>60</sup> Témoignage personnel de Yves Bonnardel.

généralisée par l'approche antispéciste. De même, la critique de l'échelle des êtres (la hiérarchie) a pu être menée à son terme (du moins, espérons-le) par l'antispécisme, ce qui devrait pouvoir se révéler profitable à terme pour l'ensemble des luttes.

Or, on assiste depuis quelques années à une offensive pour nous retirer les mots de la bouche : quand on défend les animaux, il ne faudrait pas parler d'esclavage, ni d'holocauste, comme on ne parle déjà pas de meurtres ou d'assassinats (il reste toujours un tabou sur l'emploi de ces termes ; même les militantes continuent à parler d'abattage...). Qu'est-ce qu'on penserait si des militantes afro-américaines ou antillaises s'indignaient qu'on parle d'esclaves sexuelles pour les femmes victimes de la « traite des blanches », par exemple ? Est-ce qu'on ne s'indignerait pas du sexisme véhiculé par une telle indignation ? Est-ce qu'on ne se dirait pas qu'on ne va pas céder, malgré l'indignation (qui peut être une détresse réelle) vécue par celles qui ne supportent pas « l'analogie » ? La même chose quand les pédés et les gouines se font refuser toute place lors des cérémonies en mémoire de la libération des camps de concentration<sup>61</sup>, comme si en quelque sorte leur présence salissait la commémoration. Doit-on respecter une indignation oppressive, sous prétexte que celles qui s'indignent font (elles aussi) partie d'une communauté qui a été victime de saloperies innommables ?

On a un peu trop longtemps et trop souvent montré patte blanche, sans en retirer d'autres avantages pour la lutte que le fait qu'on nous laisse individuellement plus tranquilles (mais concédons que c'est peut-être un avantage indirect important pour pouvoir continuer la lutte).

Cela n'empêche que nous pensons important de reconnaître la violence vécue et de ne pas la perpétuer ni la minimiser, et également de faire attention autant que possible à ne pas heurter des personnes qui ont été traumatisées, ou en tout cas, « hypersensibilisées »<sup>62</sup>, de par leur histoire personnelle, familiale ou communautaire, par des violences. C'est pour ça que nous pensons qu'il ne faut pas employer le mot « viol » à la légère, ni non plus sans réflexion les mots « esclavage », « traite » ou « holocauste », et encore moins « Shoah ». Par souci de ne pas en rajouter dans un vécu déjà traumatique<sup>63</sup>. Par contre, il y a un intérêt immédiat à utiliser ces comparaisons, ces analogies, ou ces mots : ils sont investis d'une charge émotionnelle qui est immédiatement projetée sur ce qu'on formule, charge émotionnelle censément interdite (ou en tout cas taboue) en ce qui concerne la question animale. Or, il ne faut pas oublier que la torture et le massacre des animaux atteignent une ampleur sans commune mesure avec quoi que ce soit d'autre, qu'il s'agisse du nombre d'individus concernés ou de l'ampleur des souffrances endurées. Et qu'il y a une urgence absolue, pour eux et plus encore (parce qu'ils seront plus nombreux) pour ceux qui sont à venir. D'un point de vue utilitariste (ou de toute autre morale universaliste, croyons-nous), tout le reste est « de la petite bière », un détail. On pourrait rayer l'Europe ou même la Chine de la carte, avec le milliard et quelques d'habitantes humaines concernées, que ça resterait un tout petit point sur la grande carte

---

<sup>61</sup> Voir par exemple « Marseille. Christian de Leusse : “Manifestement, on gêne” », *20 Minutes*, 28 avril 2006 ; ou encore « Nice : les homosexuels écartés de la cérémonie de la déportation », *Nice Matin*, 26 avril 2010.

<sup>62</sup> Nous mettons « hypersensibilisées » entre guillemets, parce qu'il s'agit là du point de vue de personnes qui justement ne se sentent pas traumatisées ; pour une personne « hypersensibilisée », ce sont sans doute les autres qui au contraire semblent insensibles ou sous-sensibles.

<sup>63</sup> Nous ne croyons pas trop, par contre, que faire l'analogie « esclavage des Noires » et « esclavage animal », ou l'analogie « abattoirs » / « Holocauste » constitue un danger réel pour les groupes humains concernés, risque significativement d'augmenter le danger de lynchage pour les Noires ou les Juives ou Rroms... mais c'est vrai que nous ne sommes pas non plus les mieux placés pour en juger.

de l'abomination morale en cours : 70 milliards d'animaux vertébrés terrestres tués chaque année, entre 1000 et 3000 milliards de vertébrés aquatiques (sans parler des invertébrés). Un milliard, c'est le nombre de poissons qui meurent chaque année d'une vie d'intense misère dans des aquariums dans le monde.

Dans les faits, nous pensons qu'il serait profondément erroné de raisonner uniquement en ces termes, de façon mécanique : il y a de très bonnes raisons politiques, et des motivations émotionnelles, et relationnelles, sociales, etc., puissantes à se préoccuper également des horreurs qu'affrontent aussi des humaines, et à leur accorder une importance largement au-delà de ce que la stricte égalité morale voudrait aujourd'hui.

Mais il n'empêche que ça n'annule pas le raisonnement précédent. Et que c'est quelque chose à prendre en compte. L'usage du mot « pride » peut bien choquer nombre de personnes qu'il nous faut quand même nous demander si le prix à payer (par elles) n'en vaut pas néanmoins la chandelle ; et s'il ne vaut pas mieux se battre pour rendre compréhensible et acceptable notre usage du mot « pride », au prix de l'indignation inévitable de certaines, que d'y renoncer. Pour qu'un jour on n'ait plus à affronter ce spécisme-là, cette concurrence-là entre luttes humanistes et luttes animalistes. Pour qu'un jour on gagne, et que nos opposantes elles-mêmes soient convaincues, deviennent des alliées...

On a longtemps fait profil bas vis-à-vis des humanistes, mais peut-être est-on suffisamment puissantes aujourd'hui pour les affronter ?

## 5. Nous sommes des animaux solidaires des autres animaux

Pour conclure, nous aimerions revenir sur un point particulier. Le gros de l'offensive contre les idées de végéphobie et de Veggie Pride, mais aussi, plus généralement, contre le mouvement animaliste, consiste à souligner que nous sommes des humaines qui nous battons pour des animaux, qui parlons à leur place. Bref, que nous ne sommes pas les premières concernées dans cette histoire et que nous devrions donc rester dans l'ombre, discrètes ; bien garder à l'esprit que nous parlons en fait au nom d'autres, les non-humains, qui eux ne le peuvent pas ; que nous avons beau nous porter à leur secours, nous serions en quelque sorte des usurpatrices de parole. Notre parole du coup se donnerait pour autre chose que ce qu'elle est : la simple nôtre, à nous, qui ne faisons finalement qu'exprimer nos préférences personnelles.

C'est, croyons-nous, ce que tente d'exprimer Ophélie Véron lorsqu'elle écrit :

« Il y a donc ici comme une **double indécence** : d'abord, celle à l'égard des groupes humains opprimés, quand nous revendiquons un parallèle entre notre soi-disant "oppression" en tant que végés et la leur ; ensuite, celle due à l'identification qui est faite entre le sort des animaux non-humains et notre propre sort. »

Bien sûr, c'est inexact : nous n'identifions à aucun moment notre sort à celui des non-humains massacrés. Nous disons simplement qu'une (petite) partie du mépris spéciste pour les animaux rejaillit sur celles qui endossent leur défense, de même qu'une transposition (certes très mesurée, comparativement) de leur bannissement « hors société » et « hors éthique ». Tout comme une partie du mépris sexiste rejaillit sur les hommes qui refusent la domination masculine (« c'est pas lui qui porte la culotte ! »), etc.

Mais à trop marquer le fait que nous restons des humaines quand les autres restent des non-humains, peut-être perdons-nous quelque chose d'essentiel, quelque chose que la Veggie Pride tient à affirmer à travers son slogan : « Nous sommes des animaux solidaires des autres animaux ! ». L'identification, non pas entre notre condition et celles des animaux massacrés, mais directement entre eux et nous, malgré nos conditions si fondamentalement différentes, est non seulement possible, mais cruciale. Et lorsque pendant la Veggie Pride ou d'autres actions animalistes, des personnes pleurent d'émotion, c'est parfois par soulagement d'enfin cesser d'être seules et isolées et d'enfin se retrouver parmi des semblables, les autres personnes végés et militantes, mais c'est aussi très souvent par empathie pour ces autres semblables que sont ces non-humains qui passent en ce moment même sous le couteau du tueur des abattoirs.

C'est précisément extrêmement précieux dans le militantisme de l'association 269Life Libération Animale, que de vraiment arriver à casser la distance qui nous sépare si souvent des animaux victimes du spécisme. Nous pensons qu'il est également très précieux que la Veggie Pride souligne publiquement notre identification aux animaux.

Nous reproduisons ici en conclusion un petit extrait du texte de David Olivier « Réflexions sur la Veggie Pride »<sup>64</sup> :

## **Faire reconnaître ici et maintenant des droits d'animaux**

Une réaction que nous pouvons facilement avoir est qu'il est spéciste de mettre l'accent sur nos droits d'être humains, et sur l'oppression végéphobe dont nous sommes victimes, plutôt que sur le sort des animaux non humains, qui est bien pire que le nôtre.

Cela peut sembler logique ; c'est en tout cas une attitude que j'ai eue pendant longtemps, au moins en partie, et que je crois nécessaire de critiquer. Pour logique qu'elle semble, elle est aussi paradoxale: au nom de l'antispécisme, elle nous amène en quelque sorte à opposer les droits des animaux aux nôtres. Et si au contraire nous considérons nos droits comme des droits d'animaux — puisque nous sommes des animaux ?

Dans notre société il est bien admis que l'on défende ses propres droits, ses propres intérêts. Si par contre on cherche à défendre ceux d'autrui, on se voit facilement rétorquer « de quoi vous mêlez-vous ? ». C'est là une des difficultés que nous avons pour défendre les animaux non humains.

Mais en fait, ce qui compte comme « nos propres » droits et intérêts est aisément extensible, par identification. En cas d'attentat contre une communauté donnée, par exemple, on admettra très bien que d'autres membres de la même communauté manifestent ou soient reçus par les autorités. On ne leur dira pas « de quoi vous mêlez-vous, ce n'est pas vous-mêmes qui avez été blessés ou tués ! ». Au contraire, on pensera : « c'est logique, ils se défendent ». On le dira même si les personnes qui manifestent ne sont en fait pas elles-mêmes menacées. La communauté juive en France s'est émue du procès antisémite mené il y a deux ans contre treize juifs en Iran. Pourtant, les juifs en France

---

<sup>64</sup> David Olivier, « Réflexions sur la Veggie Pride », *Les Cahiers antispécistes* n°21, février 2002. Cet article a été écrit par le fondateur de la Veggie Pride suite à la première édition de la manifestation et a été repris dans le livret *Réflexions sur la Veggie Pride* (2007), téléchargeable [ici](#).

risquaient peu de subir eux-mêmes le même sort ! Cela n'empêcha pas qu'on les entende, en considérant là encore qu'ils « se » défendaient.

Cette identification peut fonctionner de bien d'autres façons encore : entre membres d'une même religion, d'un même groupement historique (les harkis...), d'une même préférence sexuelle, et ainsi de suite. Je crois que, puisque nous nous reconnaissons comme des animaux — comme des êtres sensibles, doués d'une subjectivité — et comme des êtres solidaires de tous les animaux, et en particulier de ceux qui sont élevés et abattus pour la viande, nous devons nous identifier à ces animaux.

La plupart des humain<sup>e</sup>s se considèrent comme tout à fait autre chose que des animaux. Nous, nous reconnaissons que nous sommes du même groupe que tous les animaux. Nous sommes chacune du même groupe que les cochons que l'on égorge dans les abattoirs; même si nous ne risquons pas, individuellement, de subir ce même sort.

Il suffit de faire ce choix dans notre propre tête pour que quelque chose d'un peu magique se passe. Il est faux de dire qu'aujourd'hui, les animaux n'ont pas de droits reconnus par la société. *Nous* avons des droits reconnus par la société – nous qui sommes des animaux, qui sommes du même groupe que les cochons que l'on égorge. Ce groupe n'est donc pas entièrement privé de droits. Les animaux ont les droits que nous avons. Nous ne devons pas avoir honte de nous prévaloir pleinement de nos droits, pour nous, et pour ceux des membres de notre groupe qui n'ont pas notre chance.

## **Notre double appartenance**

Nous devons, par exemple, exiger des repas végétaliens dans les cantines ; et nous ne devons pas nous contenter de trois feuilles de salade et d'un morceau de pain : nous devons exiger que ces repas soient aussi bons que les repas viandistes. Ce faisant, nous ne cautionnons pas les repas viandistes ; nous affirmons simplement que nous n'avons pas à être privé<sup>e</sup>s de la plénitude de nos droits d'êtres humains sous prétexte que nous sommes solidaires des animaux non humains.

Car c'est bien de ces droits-là que la Veggie Pride exige le respect. Nous appartenons pleinement à *deux* groupes ; nous sommes leur intersection. Nous sommes des êtres humains, faisons pleinement partie du groupe dont les membres se voient reconnaître des droits égaux ; et nous sommes des animaux, faisons pleinement partie du même groupe que les cochons qu'on égorge. Nous devons exercer les droits qui découlent de cette première appartenance — et en particulier, le droit à participer au débat public — sans oublier ni cacher un instant la seconde.

La double appartenance est une position difficile ; on nous sommera facilement de choisir. Je vois beaucoup de parallèles avec la situation historique, et encore actuelle, des juifs. La double appartenance fut et reste un des reproches majeurs faits à leur égard. Une réaction possible est de la nier ; comme en témoigne le patriotisme souvent exacerbé de beaucoup de juifs des deux côtés du Rhin avant 1914. Les résultats de cette stratégie ne furent pas très probants. Il en va de même, à mon sens, de l'humanisme exacerbé de beaucoup de végétarien<sup>ne</sup>s.

Au lieu de cela, je pense que nous devons lutter pour faire admettre pleinement notre double appartenance ; et que nous le pouvons, au nom même de la démocratie. Celle-ci est ambiguë à cet

égard : d'un côté elle admet la pleine liberté de pensée, et de l'autre elle exige une allégeance unique et inconditionnelle à son égard. Je ne crois pas qu'elle puisse faire les deux. Nous devons exiger de jouir pleinement des droits qu'elle nous reconnaît, sans cacher que nous le faisons par solidarité avec des êtres auxquels elle n'en reconnaît pas.

**Nous sommes des animaux solidaires des autres animaux !**